

Le Samedi

VOL. I.—NO. 22.

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE \$2.50.

L'inconvénient d'acheter du Gibier à la légère



La femme.—Donnez-lui quelque chose de soutenant, à ce pauvre mari. Il ne faut pas tenir compte du nombre, mais des difficultés. Un lièvre faisandé, c'est si dur à tuer!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Le faite de l'ambition pour un jeune coq c'est sa crête.

Le seul moyen de s'enrichir promptement est d'y aller doucement.

A Paris, une femme se marie pour entrer dans le monde; un homme, pour en sortir.

Il faut qu'un homme soit bien spirituel pour pouvoir remplir un poulet de ses farces.

Le dernier motto des puissances européennes est: "Paix sur la terre aux hommes bien équipés."

Les trois millions de paires de chaussures qui battent les pavés de Londres usent une tonne de cuir par jour.

Il n'y a plus de poisson dans les environs de Paris, parce qu'il y a trop longtemps que la Seine y passe.

Un avocat a bien plus de chance qu'un autre de gravir l'échelle sociale, puisque le barreau est à sa disposition.

Le garçon qui est plus grand que son père a bien de la chance; il n'est pas obligé de porter ses vieux habits.

Les deux choses les plus laides au monde sont: un homme qui ressemble à une fille, et une fille qui ressemble à un homme.

Pensée du client qui a perdu un procès intenté d'après l'opinion que lui avait donné son avocat: "J'ai une mauvaise opinion de lui."

Malgré que le pauvre diable qui n'a que des centins dans sa poche soit obligé d'avoir des goûts sobres, les sous sont ses seuls compagnons.

Le paillason: "Quelle disgrâce que de tous-jours être foulé aux pieds." Le porte-chapeaux: "Et moi donc, qui recèle tous les parapluies volés!"

Edison a réussi à mettre une voix humaine dans les poupées; mais il n'a pas encore pu extraire des bébés les cris agaçants qui font passer les nuits blanches.

Dialogue d'oiseaux: "1ère perdrix: Voilà un chasseur, sauvons-nous." 2ème perdrix: "Rien ne presse. Il a la cloture à franchir; et son fusil qui va partir, pendant qu'il sautera, va probablement le tuer." Ils finissent tous comme cela."

Le sceptique prétend qu'il n'y a que deux raisons qui puissent faire pardonner à votre ennemi: Ou il est plus fort que vous ou il a une jolie sœur.

"Il faut prêcher d'exemple," disait le patron à un apprenti boulanger. "Vous ne ferez pas lever la pâte tant que vous ne vous lèverez pas vous-même."

Le philosophe est comme la lune; c'est la réflexion qui le rend brillant. Mais il ne peut pas suivre la lune jusqu'au bout. Aussitôt qu'il essaie de se mettre plein, il s'éteint.

Un correspondant nous demande quel est l'air national du Canada. L'air national du Canada est le vent du Nord-Ouest, parce que cet air va de la Colombie au Détroit de Canso.

Nous copions l'annonce suivante: "Une famille de la ville demande un professeur de langues pour venir, deux fois par semaine, corriger la prononciation d'un perroquet du Brésil."

On a trouvé dernièrement un nid de rats dans la Pyramide d'Egypte, transportée au Parc Central de New-York. On aurait dû s'y attendre, puisque l'Aiguille de Cléopâtre n'a pas de chat.

Nous prenons en pitié ce pauvre père de famille qui nous disait dernièrement: "J'ai quatre filles coquettes et trois modestes; mais celles qui se servent de poudre ne partent pas plus vite que les autres."

Dialogue social: *Le perron*: "Bonjour, ma vieille chaise, on va me laisser tranquille, je prends mes vacances." *Le fauteuil*: "Hélas! les miennes sont finies! C'est moi qui en ai de l'ouvrage, l'hiver!"

Les dernières revues commerciales nous disent que les alcools sont fermes; nous n'en croyons rien, après avoir vu dégringoler de l'escalier deux de nos amis qui avaient mis toute leur confiance dans le whiskey.

La récente hausse sur le charbon et les actions d'éclairage électrique s'explique parfaitement par le fait qu'on vient de constater, que la lumière et la chaleur du soleil seront épuisées dans douze millions d'années.

"Tu veux savoir ce que c'est que la philanthropie? disait un père à son fils. Voici: Le philanthrope, c'est un monsieur qui préfère secourir douze hommes en leur donnant chacun un faux col, que d'offrir une chemise à un seul homme."

LE COUT D'UNE BONNE ATTISÉE

Jeune poète (amoureux).—Que les feux de l'amour sont donc intenses!

Le père (de six filles à marier entrant subitement).—Intenses! C'est moi qui connais cela; ils prennent tant d'huile de charbon!

COMMENT ON LANCE UN EMPRUNT

Charles Mauvaizpaie.—Peux-tu me changer un dix piastres?

Alfred Echaudé (ne se doutant de rien).—Certainement, tiens voilà deux cinq piastres.

Charles Mauvaizpaie.—Merci, je t'enverrai le dix piastres par mon petit collecteur.

LES MYSTÈRES D'UN CŒUR DE FEMME

Marguerite (à Charley).—Oh! le cher beau petit oiseau! Qu'il est gentil!

Charley.—Oui, c'est un roitelet.

Marguerite.—S'il est fin! Et si gai, si vif! Tue moi le donc.

VÉRITABLE EXTRAVAGANCE

L'un de nos hommes politiques des plus en vue est dérangé, l'autre jour, de son ouvrage, par l'intrusion d'un ami, vieux garçon, qui venait tout simplement tuer le temps. D'un mot à l'autre, le ministre dit à son visiteur.

—Pourquoi ne te maries-tu pas?

—Parce que je n'en ai pas les moyens, reprend l'autre. Vois donc; je suis seul et je dépense \$4.000 par année!

—Quatre mille piastres par année, interrompt le politicien, pour toi tout seul? Ça ne vaut pas ça.

ENTRE DEUX CHAISES

Le mari.—Vas-tu ce soir au bal des Smith?

La femme.—Je ne vais pas chez les gens qui ne me connaissent pas.

Le mari.—Et tu n'es jamais invitée chez ceux qui te connaissent.

UN MOT DE TROP

M. Parltrovit.—Tiens, cette chère mademoiselle Quarantaine! Je pensais justement à vous.

Mademoiselle Quarantaine (qui a la manie de vouloir avoir vingt-cinq ans).—Vraiment? Vous me flattez.

M. Parltrovit.—Je me disais: "Cette bonne mademoiselle Quarantaine, vit-elle encore?"

QUAND ON A LE CŒUR SENSIBLE

Madame.—Avez-vous noyé les petits chats, comme je vous l'avais dit?

Servante.—Oui, madame.

Madame.—Avez-vous reheuffé l'eau?

Servante.—Non, madame.

Madame.—Vous ne me dites pas que vous avez noyé ces pauvres petits chats dans de l'eau froide! Quelle cruauté!

LA LOI DES COMPENSATIONS

Chez un marchand d'habits:

Un client, (rentrant furieux).—Vous voyez l'habillement que vous m'avez vendu l'autre jour; je ne puis plus rentrer dedans.

Le marchand.—Il faisait très bien l'autre jour, que lui avez-vous fait?

Le client.—Rien qu'un orage que j'ai attrapé, lui a fait cet effet-là. L'étoffe a refoulé.

Le marchand.—Je ne vous l'avais pas vendu waterproof.

Le client.—C'est vrai; mais le drap n'aurait pas dû retirer tant que cela.

Le marchand.—Eh! bien! La main sur la conscience, si au lieu de rapetisser, il s'était agrandi, m'auriez-vous payé de l'extra?

Le client, (interloqué).—Je...je...bien non, comme de raison.

Le marchand.—Et voilà. Faut faire une moyenne. Il aurait renflé pour deux piastres que je n'aurais rien chargé. S'il a diminué un peu, vous devez faire aussi votre part comme compensation.

Le client est parti convaincu; mais il ne comprend pas encore.

ENTRE BONNES AMES

1ère Commère.—Crois-tu à toutes ces horreurs qu'on dit de la petite Julie?

2ème Commère.—Certainement oui. Qu'est-ce que c'est qu'on disait d'elle, donc, déjà?

LA QUESTION DES SERVANTES

Mme de Lapalme.—Tu n'as pas d'idée du plaisir que j'éprouve de voir arriver la fin du mois pour payer ma cuisinière!

Le mari.—Pourquoi cela?

Mme de Lapalme.—Pour avoir au moins cinq minutes par mois où je suis sûre que ce n'est pas elle qui m'emploie.

MOTS D'ENFANTS

Freddy arrive du Jardin de l'enfance furieux :
—Papa, je n'y retourne plus, c'est une mauvaise école.

Le père.—Quoi donc ?

Freddy.—Bien ; ils m'ont dit que *Santa Claus* c'est de la blague. J'étais si choqué que je les ai plantés là.

Le père.—A présent que tu es grand, il vaut mieux tout te dire. *Santa Claus* c'est une histoire que les papas et les mamans font pour rendre leurs petits garçons heureux ; ce sont eux qui sont *Santa Claus*.

Freddy.—Ah !

Et il passe la porte, puis revenant soudainement :

—Comme ça, votre démon, c'est une histoire aussi. C'est toujours bon à savoir.

Le père voyant arriver de l'école Tommy tout en lambeaux :—Qu'est-ce qui vient de t'arriver ?

Tommy.—C'est parce que Charles Soulier s'est battu.

Le père.—Avec qui ?

Tommy.—Avec moi.

Freddy se pavane dans sa première paire de culottes. Son oncle le félicite.

—Mais te voilà un homme maintenant !

Freddy.—J'en suis un, bien sûr ; à présent je jure comme papa.

—Je voudrais bien être curé, disait bébé à sa mère, afin de pouvoir parler dans l'église sans faire de péché.

Le petit Edmond va pour la première fois à la campagne. En dix minutes il a fait le tour de la maison et des dépendances de l'oncle. Il aperçoit des chevaux, puis une fourche dans l'écurie :

—Mon oncle ! s'écrie-t-il, ça, c'est-il la fourchette que les chevaux prennent pour manger du foin ?

La mère.—Quoi, Blanche, tu prends tous les petits chevaux d'Ethel ? Ne sais-tu pas qu'elle est en visite ? D'autant plus que c'est elle qui les a emportés.

Blanche.—C'est pour cela ; moi, je suis plus étrangère qu'elle aux petits chevaux ; c'est à moi qu'ils doivent leur politesse.

Alfred qui a huit ans se place comme garçon de bureau.

Naturellement, il se retrouve le dimanche avec ses anciens compagnons de jeu ; et c'est à qui fera mieux ressortir sa position sociale.

—Et toi, dit l'un des amis à Alfred, qu'est-ce que tu as à faire ?

—Moi, reprend Alfred en se rengorgeant avec des airs d'importance, je n'ai qu'à me cacher du Boss.

Tommy.—Maman, pourquoi que papa il ne m'amène pas jouer avec ses petits amis ?

La mère.—Qu'est-ce que tu rêves ? Ton père est un homme ; il n'a pas de petits amis.

Tommy.—Moi, je sais qu'il en a. Il disait hier soir à M. Auguste qu'il avait passé la nuit avec les *Boys*. Je comprends l'anglais, moi, tu sais.

Petite blonde chérie.—Il pleut, papa.

Le papa, absorbé dans son travail.—Bon, bon, laisse pleuvoir.

La petite blonde.—C'est justement, papa, ce que j'avais décidé.

Monsieur Jolicœur, qui fait la cour à la grande sœur.—Tiens, mon petit ami, tu as très bien fait ce message, voilà deux sous tout neufs.

Le petit frère, tout transporté.—Maman, monsieur Jolicœur m'a donné deux sous ? Tiens, regarde.

La maman.—Eh bien ! Lui as-tu dit merci ?

Le petit frère.—Non, maman, ça m'a trop surpris ; tu disais toujours qu'il n'a pas un sou.

Johnny.—Maman, c'est-il vrai qu'un petit mormon ç'a quinze ou vingt mères ?

La mère.—Oui, mon chéri. Qu'est-ce que ça te fait ?

Johnny.—Je les plains, si les vingt mamans se mettent à le corriger. Regarde donc, moi, j'ai de la misère rien qu'avec une.

Curé faisant la morale à l'un de ses paroissiens :

—Je t'ai vu sortir d'une buvette aujourd'hui.

Le pochard.—Vous avez dû être fier, hein, M. le curé, de me voir sortir de là ? Je sais bien que vous me disputeriez, si ça avait été pour y entrer.

Gérant du journal.—Est-ce vous qui avez écrit cet article sur l'inutilité des feuilles volantes à distribuer ?

L'assistant rédacteur.—Oui ; et je me flatte d'y avoir mis de la verve.

Le gérant.—Je vous décharge. Ces impressions sont le plus clair de notre profit.

Homme de police à un pochard :—Allons ! Circulez, vous n'êtes pas en société avec ce poteau de télégraphe ?

Le pochard.—C'est toujours comme manière de société. Je ne lui fournis rien ; mais il me supporte.

—Hello ! te voilà revenu de la chasse ! As-tu tiré quelque chose ?

—Je pense !

—Quoi donc ?

—Parguienne ! J'ai tiré mon fusil.

—Pourquoi n'as-tu pas épousé ton fameux électricien de Londres ?

—Pour que les journaux ne puissent pas dire : "Elise Ellis est en Europe et elle épouse Elzéar Elliott, électricien."

Dans une localité nouvellement érigée en ville.

Le ministre, faisant les invocations :

—Oh ! Dieu, bénissez notre village... hem, (sur un ton d'apologie) pardon, notre cité.

—Sais-tu que notre nouveau curé est un excellent peintre ?

—Alors, il peut vous parler des *Saints* avec autorité.

Jackson.—Ta femme dit qu'elle a gagné dix livres dans son voyage.

Brown.—J'en ai gagné quinze durant son absence.

—Je ne saurais dire combien le monsieur que tu vois là-bas, a aidé d'hommes à monter ?

—C'est un grand philanthrope, je suppose ?

—Non, c'est le conducteur de l'ascenseur.

Philibert.—Il paraît que la fiancée d'Auguste a brisé l'engagement.

Joseph.—Oui ; l'imprudent lui avait passé un livre intitulé : Comment vivre avec \$400 de revenus.

Au club :

—Je mène une vie de chien depuis huit jours.

—Quoi donc ?

—Je suis plein de puces.

Le juge.—Témoin, vous avez quarante ans ?

La vieille fille dans la boîte.—Oui, votre Honneur. Il faut se décider à vieillir. Mais j'ai été jeune déjà. Si vous saviez comme j'ai été petite une fois et comme j'ai été jeune !

Charles.—Viens donc à la grand'messe entendre notre nouveau prédicateur. Il est très fort.

Albert.—Merci ; je l'ai entendu une fois et je l'ai toujours regretté.

Charles.—Ce n'est pas possible ; tu fais erreur !

Albert.—Je ne me trompe pas. C'est lui qui m'a marié.

Mère de famille retenant une bonne :—Vous me paraissez suffisamment forte ; mais avez-vous de l'expérience ?

La bonne.—A dire vrai, non, madame ; mais j'ai mieux que cela. J'ai eu la picotte, les fièvres, la rougeole et la coqueluche. Vous allez voir comme vous trouverez cela commode.

Dans un incendie.

M. Grippe-sou aux pompiers :—Si vous ne pouvez pas enlever les cinq enfants, sauvez au moins les plus vieux. Les deux derniers ne m'ont pas encore dépensé pour \$25 en tout.

Minuit :

L'homme de police à un pochard :—Excusez, monsieur ; vous ne réussirez pas à mettre votre lettre dans cette boîte. C'est pour l'alarme du feu.

Le pochard qui ne veut pas paraître humilié :—Qui v' parle d'boîte à lettre ? (hic)... z'envoie des nouvelles (hic) d'la ville aux pompiers.

Deux amis examinent en artiste l'immense bâtisse de la rue St Jacques, appelée *Temple Building*, celle dont les corniches et les consoles tombèrent avec les dégels du printemps dernier.

—Quelle harmonie ! Sais-tu qu'on a raison de dire que *l'Architecture est de la musique gelée* !

—C'est donc pour cela que les morceaux s'en détachent au soleil du printemps !

Deux *tramps* habitués à voler leur passage sur les chemins de fer et à se faire mettre à la porte des chars, se rencontrent à la Gare Bonaventure.

1er tramp.—Te voilà de retour de Toronto ? Comment es-tu revenu ?

2me tramp, (qu'on a chassé invariablement entre chaque place avec fierté).—En chars, naturellement.

1er tramp.—Le conducteur a donc été bien complaisant ?

2me tramp.—Cette compagnie du Grand-Tronc est sans rivale pour l'accommodation donnée au public. Elle m'a même donné un permis d'arrêter à chaque station. Je n'en ai pas manqué une.

QUESTION LÉGALE

Client (à un avocat).—Quand un paon pond un œuf dans la cour du voisin, à qui appartient l'œuf ?

L'avocat (après avoir consulté ses auteurs).—L'œuf appartient au propriétaire du paon.

Le client.—C'est tout ce que vous pouvez me dire ?

L'avocat.—J'ai à ajouter que c'est \$5.00 pour l'avis.

Le client.—Vous ferez mieux de me poursuivre pour cela. Qui a jamais vu un paon pondre un œuf ?

THÉÂTRE ROYAL

"Arcadia." Tel est le titre de l'opéra burlesque joué au théâtre Royal cette semaine. Le principal rôle est confié à Corinne l'actrice populaire qui s'est attiré l'admiration des amateurs de théâtre de Montréal. Chaque fois qu'elle a paru sur la scène en cette ville, elle a été beaucoup applaudie, mais cette semaine elle a remporté plus de triomphes que dans ses tournées précédentes, surtout dans *Tom Tom* et il lui a fallu répondre à de nombreux *encore*. Ses manières sont toujours très gracieuses et ses costumes sont charmants. Elle est secondée par une troupe d'artiste renommés et tous les rôles sont remplis à perfection.

La pièce est magnifique et les auditeurs sont obligés de se rendre bien avant huit heures, car généralement tous les sièges sont occupés longtemps avant le lever du rideau. "Arcadia" est représenté chaque après-midi et chaque soir, cette semaine.

Un excellent drame irlandais intitulé *True Irish Heart*, sera joué au théâtre Royal, la semaine prochaine. La compagnie est des plus fortes, et les décors sont d'une grande beauté.

LA DERNIERE MODE



L'oncle Baptiste, (à qui le commis ajuste la forme.)—Celui-là ne me déplaît pas ; parcequ'il n'y en a pas un pareil dans la paroisse. Puis, je suis certain que ça n'est pas trop chaud.

GENIE INVENTIF



La grande sœur.—Que fais-tu, Harry, avec toutes ces chaussures ?

Harry.—Je joue au chemin de fer.

La grande sœur.—Qu'est-ce que les miennes y représentent ?

Harry.—La locomotive. J'y ai mis de l'eau ; mais ça ne chauffe pas encore.

BIEN FAIRE QUELQUE CHOSE



1er gamin.—Jette ce cigare, Jim, et viens t'en avec moi.

2me gamin.—Non, pas tout de suite. Je ne suis presque pas malade encore.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Compte rendu d'un harangue de hustings : " Il a divisé son discours en trois parties : 1o. Point de style. 2o. Point d'idées. 3o. Point d'esprit.

Un jeune homme fait un doigt de cour à une jeune fille : celle-ci bien timide n'ose le regarder.

—Pourquoi détourner les yeux ? Ce n'est point bien. Quand on a des yeux comme les vôtres il faut les laisser voir.

—Monsieur, vous vous occupez de choses qui ne vous regardent pas...

—Eh ! mademoiselle, c'est bien de quoi je me plains.

Entre gens pressés.

L'un d'eux, interrompant :

—Attendez un instant que je me mouche !

L'autre :

—Non, continuez, je vous écoute.

Et il se mouche à sa place.

Les filles de Liège ont le privilège de se sauver dans les inondations, mais courent grand risque de se perdre dans le monde par leur légèreté.

Réponse inattendue :

L'instituteur.—Paul, de quoi riez-vous ?

L'élève P.—Mais, de ce que vous venez de dire.

L'instituteur.—Sachez qu'il ne faut pas rire à chaque bêtise que l'on entend.

Un mari cherche sa femme subitement disparue et fournit le signalement suivant :

" Chevelure chataigne, robe marron, air dinde."

L'année dernière un critique avait prédit la chute d'une pièce à celui qui la préparait.

—Elle n'a pas été sifflée, lui vint dire ce dernier d'un air triomphant.

—Je le crois bien, répondit le critique, on ne peut pas siffler quand on baille.

Au Sunday-School. La maîtresse s'adressant à un petit ange blond de quatre à cinq ans, aux yeux bleus et aux cheveux bouclés.

—Savez-vous, Ellen, ce que firent les Israélites lorsqu'ils sortirent de la mer Rouge ?

La fillette reste un instant ensevelie dans ses pensées, puis un éclair de satisfaction illumine son visage, et elle s'écrie d'un air de triomphe :

—Ils mirent sécher leur vêtements, madame.

Au marché Bonsecours.

Bébé a économisé deux sous. Il a une idée fixe, une envie, presque une passion, de se faire peser. Hier il se présente. Hélas ! le coût du pesage est de quatre sous. Bébé reste un moment consterné ; puis revenant au peseur :

—Monsieur, dit-il, prenez toujours mes deux sous... Vous ne me direz que la moitié de mon poids.

Un enfant intelligent qui veut dire sa façon de penser.

—Que fais-tu là, Jane ?

—Je peins en rouge le nez de ma poupée, papa.

—Et avec quoi le peins-tu en rouge ?

—Avec du whiskey, papa.

—Du whiskey ! quelle idée ! Comment veux-tu que du whiskey puisse colorier ta poupée ! et encore... le nez...

—Certainement, papa, maman m'a dit que c'était ça qui avait rendu le tien de cette couleur.

Un petit garçon des alentours s'oublie au point de dire à son père : tu es fou !... Comme sa mère le gronde de cette coupable impertinence, et lui commande de s'en excuser en disant qu'il est bien peiné, le petit sot court à son père et s'écrie :

"—Papa, je suis bien peiné que tu sois fou !"

—Il faut autre chose que de la satinette pour doubler le cap de Bonne-Espérance.

—Les montagnes ont parfaitement le droit de montrer leurs gorges à découvert.

Maman, quand papa sera mort...

—Veux-tu te taire, dit la mère ; est-ce qu'on dit de ces choses-là.

—Ah ! je n'y pensais pas. Eh bien ! quand tu seras veuve, iras-tu au bal ?

Un fat qui regarde un enfant construisant une cabane :

Combien faut-il de dindons pour remplir le poulailler que tu construis ?

L'enfant (le regardant avec intention).—Monsieur, il n'en faudrait qu'un de votre taille.

—Qui est ce donc qui l'a inventée, la poudre m'sieu ? que papa dit toujours que ce n'est pas vous ?

A quoi s'occupait Isabeau
Avant d'habiter ce tombeau ?
En trois mots, en voici l'histoire ;
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger boire,
Et le troisième à babiller.

Un financier (à un de ses amis).—Si j'avais quelque chose de bon, je vous prierais de dîner avec moi.

La cuisinière (qui a prêté l'oreille).—Mais, monsieur a une tête de veau !

Epitaphie d'un rentier et d'un intendant.

Ci-git, qui vivait de ses rentes.

Et, comme il est pour tous des places différentes,

Ci-git, un peu plus bas que lui,

Celui qui vivait des rentes d'autrui.

Une jolie naïveté d'enfant :

—Ne crie pas si fort, ma petite Eva, ta maman dort. Le bon Dieu lui a envoyé cette nuit une petite sœur pour toi !

—Oh ! Alors, ne la réveillons pas. Elle aura une surprise à son réveil.

Un passant.—Monsieur de grâce faites reculer votre cheval.

Le Gascon.—Monsieur, mon cheval est du pays, il ne recule pas devant son espèce.

Un Gascon dine un jour chez une de ses connaissances. Lorsqu'on en est au dessert, on sert un grand fromage de Roquefort.

—Où l'entamerai-je ? demande le Gascon.

—Ou vous voudrez, répond le maître de la maison.

Là-dessus, le Gascon appelle un domestique.

—Portez ce fromage chez moi ; je l'entamerai à la maison.

Devant l'hôtel St Lawrence, à Montréal, un vendeur de journaux se plante devant un anglais maigre, efflanqué, comme Albion a seul le droit de les produire.

—Oh ! là ! là ! s'écrie le petit vendeur en se servant de ses mains comme d'une lorgnette, je repasserai voir le reste demain.

Vers improvisés par Ancelot l'académicien, au foyer du théâtre Français, quelques jours après la révolution de 1848.

On aurait dû choisir le chêne
Pour arbre de la Liberté ;
Avec le fruit qu'il eut porté
On aurait pu nourrir sans peine
Tous les cochons qui l'ont planté.

PASTILLE IMPROVISEE

UNE RECEPTION CHEZ LE PRESIDENT CARNOT, A PARIS



Premier voyageur, (trouvant que l'odeur est forte.) —Quelle mauvaise ventilation ! L'atmosphère de ce char est terrible !
Second voyageur. —Oui, j'ai remarqué cela. Je crois que j'en serais suffoqué si je n'avais pas mon petit fromage de l'île d'Orléans à me mettre sous le nez.

Visiteur. —Je suis l'ex-Gouverneur Blinkblank du Massachusetts.
Le maître des cérémonies. —Très bien, monsieur. Placez vous à côté du Gouverneur du Congo. Le Gouverneur d'Ujiji va arriver dans l'instant.

CHANGEMENT DE SAISON

LE LANGAGE DES ONGLES

Ce qui s'appelle quelquefois : Ronfler.



Le morceau de glace à la chaudière de charbon : —Il était temps que tu arrivasses ; je n'y tenais plus. Maintenant, tire-toi d'affaires jusqu'en mai ; je viendrai te relever.

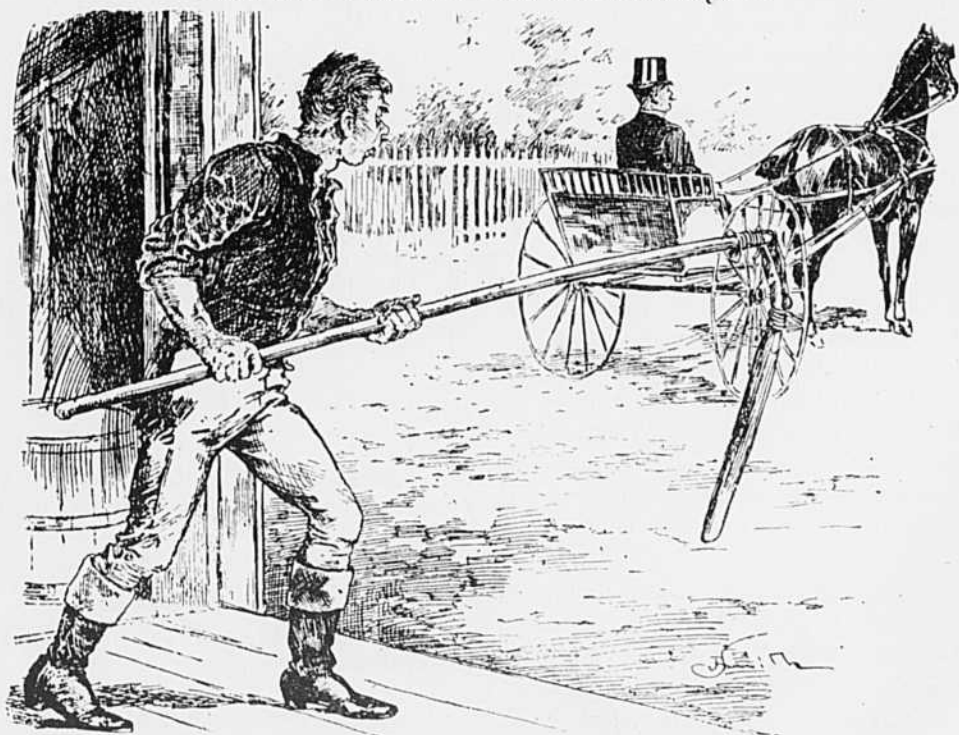
Une tache blanche sur l'ongle prédit un malheur.
 Des ongles pâles ou couleur de plomb dénotent un caractère mélancolique.
 Des ongles larges annoncent une nature aimable et timide.
 Le possesseur d'ongles étroits est ambitieux et chicanier.
 De petits ongles veulent dire : étroitesse d'esprit, obstination et orgueil.
 Les hommes colères, batailleurs ont des ongles rouges et tachetés.
 Les ongles qui entrent dans la chair par les côtés n'appartiennent qu'aux amateurs de luxe.
 Ceux qui ont des ongles pâles sont sujets à beaucoup d'infirmités corporelles et à la persécution des voisins et des amis.



Sissy. —Pourquoi donc que noncle Jacob il a un nez qui grogne toujours quand il dort.

LES SURPRISES DE L'AMÉRIQUE

PLUS QU'UNE QUESTION DE GRAMMAIRE



Emigrant qui n'a jamais vu de fléau à battre le grain. —Le patron m'envoie chercher son fouet ! Faut-il qu'il soit cruel de se servir d'une machine comme cela sur le dos d'un cheval !

La petite sœur. —Comment décline-t-on homme ?
La grande sœur. —Je crois que je ne pourrais pas le décliner, ma chère.

CHRONIQUE

Si ce qui suit n'est pas de l'éloquence sublime, c'est que l'art de la parole est disparu de la terre. Un vieux militaire américain, le colonel Zell, faisait l'éloge du général Grant durant une de ses élections présidentielles, quand un démocrate l'interrompt : "—Ce n'est pas difficile de parler, Colonel, mais nous allons vous répondre de notre façon aux polls."

Le vieux sudiste frappé par cette interruption comme d'un coup de fouet lui répliqua :

"Cloturez de fil de fer une provision de chaleur tropicale pour tout votre hiver ; écremez les nuages de votre meilleure cuillère ; happez le tonnerre au passage dans une blague à tabac ; mettez le licou à un ouragan ; attrapez une avalanche au lasso ; faites égoutter un tremblement de terre dans un canal de fuite ; coffrez un cratère en ébullition ; mettez des rayons d'étoiles en ruche dans le fond d'un baril à clous ; faites sécher la mer sur une corde à linge ; faites mûtonner le firmament dans une citrouille ; collez l'affiche : à louer sur le soleil et la lune, mais ne vous faites jamais l'illusion, monsieur, de vous croire capable de battre Grant."

* *

Nous avons une requête sérieuse à présenter à nos grands confrères quotidiens. Qu'ils fassent de la politique, c'est bien ; mais qu'ils n'intitulent donc jamais leurs articles : "La situation à Ottawa ou à Québec," selon le cas. A chaque fois qu'un malheureux journal emploie l'expression, cent lettres arrivent immédiatement de toutes les parties de la Province à l'une ou l'autre Capitale pour demander cette situation.

* *

On trouvera actuellement sur la rue Sherbrook, en voie de construction, une superbe maison qui est suivie de deux grands lots vacants. Elle sera le présent de noces d'une jeune fille, qui se marie bientôt. La future a une jeune sœur pleine d'esprit. Elle disait l'autre jour à l'une de ses connaissances :

—Tu sais, papa va mettre une affiche sur le terrain d'à côté : "Ces lots vont avec l'autre sœur !"

* *

La princesse Sophie d'Allemagne, petite fille de la Reine Victoria, vient d'épouser l'héritier du trône de la Grèce. A cette occasion, Sa Majesté a conféré à la nouvelle mariée l'ordre de Grande Croix de l'Ordre du Bain. Ce n'est que justice. Lorsqu'on est destinée à passer le restant de sa vie dans la Grèce, le bain est d'ordre majeur.

Il est juste d'ajouter que Sa Majesté a ajouté à la décoration pour tout cadeau de noces deux superbes chales des Indes. Il est vrai que le Roi d'Italie donnait en même temps un présent de 300,000 marcs.

* *

C'est aujourd'hui grande fête à Londres : l'inauguration du Lord-Maire. Chaque pays a ses coutumes et ses plaisirs ; mais il n'y a rien réellement de plus original que le carnaval anglais, dont l'avènement d'un nouveau règne civique est l'occasion. Dans les autres pays, le héros du jour est un personnage factice, fruit de la plaisanterie. A Londres, le rôle de Roi du carnaval est tout à fait sérieux, puisque c'est le

véritable Maire de la ville qui inaugure son règne par une mascarade. Tout y est : chars allégoriques, corps de métier, représentations grotesques et comiques, défilé des colonies, des arts, du commerce : la procession est immense. Inutile de songer à circuler dans les rues d'affaires de Londres cet après-midi. C'est par millions que se comptent les spectateurs.

Mais cette année, il y a complication. Le Lord-Maire, Sir Henry Isaacs, est juif, et très dévot dans sa croyance.

Comment briser les lois du sabbat ? Et cependant, la procession du Lord-Maire ne peut avoir lieu qu'un samedi. La solution trouvée est assez curieuse. Comme il faut qu'il marche dans la procession, il suivra le cortège à pied à travers le quartier juif, Houndsditch ; et il fera le restant du trajet en voiture.

* *

Cette année, l'esprit de réclame des Américains est allé jusqu'au génie à l'occasion de cette procession. Barnum est à Londres avec son cirque, qui s'y ouvre lundi le 11 courant. Or, il y a un mois, le public apprenait avec stupeur que la procession du Lord-Maire serait rehaussée par tout l'étalage des 380 chevaux, des 1,200 personnes et des cents chariots de ménagerie qui composent l'armée de Barnum. Grande discussion dans les journaux, interminables commentaires sur cette grande institution américaine, dont l'importance a pris tout à coup des proportions légendaires dans l'esprit des Londoniens. Le cirque Barnum ne figurera pas dans la procession du Lord-Maire, mais Barnum a fait annoncer qu'il défilera tout de même dans les rues de Londres aujourd'hui, immédiatement après celle-ci. Cela n'empêche pas que la police a décidé de l'arrêter ; mais la réclame est faite.

* *

La vanité américaine prend des proportions fabuleuses. Il n'y a pas de plus grands aristocrates que ces républicains, qui sont dix fois plus exclusivistes que la vieille noblesse européenne. Il est à peu près inutile de chercher à pénétrer, par exemple, dans le fameux cercle des 400 de New-York, qui sont la crème de la société ; et encore ces 400 se subdivisent ou s'échelonnent en classes distinctes, vivant séparées les unes des autres.

Depuis des années, les filles de millionnaires ont fait la chasse aux ducs et marquis ruinés de tous pays. Elles n'ont pas manqué de réussir et l'on compte par centaines les demoiselles Yankees devenues nobles et grandes. Mademoiselle Mackay, de Californie, avait réussi à accrocher un prince Italien. En voici une seconde, la fille adoptive d'un roi des chemins de fer, vingt fois millionnaire, M. Huntingdon, qui vient d'épouser un Allemand, le prince Hatzfeld. Pendant que l'Américain mettait deux millions de piastres dans la corbeille de noces, le Prince donnait en échange son titre de Prince et deux millions de dettes.

Une troisième millionnaire, mademoiselle Caldwell n'a manqué le prince Murat que d'un cheveu. Tout était arrangé ; mais elle avait commis l'imprudence de faire ses confidences à une amie. "Je donnerai \$10,000 par année à mon mari pour ses habillements et son club, écrivait-elle ; mais je ne le laisserai pas toucher à ma fortune." Malheureusement, la lettre a été

publiée et le prince Murat, un veuf qui dépasse la cinquantaine, a tellement senti l'humiliation qu'il a sèchement dit à la demoiselle en prenant son chapeau : "Madame, je ne suis pas un mendiant."

Le même jour, la jeune princesse Murat, la femme de son fils, enchantée de voir une rupture qui empêchait une seconde princesse Murat de prendre rang avant elle, faisait elle-même une rente de cinquante mille francs à son beau-père pour le fortifier dans son refus.

La pauvre Delle Caldwell s'embarque aujourd'hui même sur la *Gascoigne*, non sans avoir fait une scène de folle chez son banquier à Paris, traitant d'idiots, avec une violence de langage inouïe, tous les commis de l'établissement.

* *

A propos de mariages remarquables, on annonce celui du prince de Monaco qui vient de succéder au trône de son père, avec la duchesse Richelieu. La duchesse est juive, fille du richissime banquier Heine. La singularité qui s'attache à ce mariage est l'annulation par le pape du premier mariage du Prince avec Maria Victoria, sœur du duc de Hamilton, Brandon et Chateheraut, malgré qu'un enfant fut issu de cette union. La cause de l'annulation du lien conjugal avait été le défaut de consentement de la mariée, qui avait subi la pression de sa famille.

Monaco est une principauté de 1200 habitants ne payant ni taxes, ni eau, ni gaz. Ce sont les fermiers de la fameuse maison de jeu de Monte Carlo, qui font vivre le Prince, l'Archevêque, la municipalité, la police et qui se chargent de tous les travaux publics.

Le prince de Monaco qui vient de mourir était un Roger Bontemps. Il avait même joué comme acteur au théâtre de la Porte St Martin à Paris. Aveugle depuis longtemps il disait avec gaieté qu'il était le seul souverain capable de disputer à la reine Victoria la prétention qu'elle ne voit jamais le soleil se coucher sur ses Etats.

TOUCHE A TOUT.

LA MARQUE D'UN BON CHEVAL

Le marchand de chevaux.—Je vous le garantis, ce cheval-là.

L'acheteur.—A-t-il du train ?

Le marchand.—Du train ! Je ne vous dis que cela. Vous savez que le vieux Coffreplein a été enterré hier et qu'on devait lire son testament, à son ancienne résidence, aussitôt après l'enterrement. Eh ! bien ! je suis revenu du cimetière au moins cinq minutes avant n'importe lequel des héritiers.

QUESTION DE POLITESSE

Ne me parlez pas de la politesse des anglais. Ils ne sont seulement pas capables de dire : *Merci*.

Un ami.—Pardon, mon cher ; les anglais sont aussi bien élevés que nous et ils savent dire merci.

—Je vous soutiens que non. Ils ne disent pas *Merci* ; ils disent : *Thank you*.

Les Gascons sont tellement menteurs qu'on ne peut pas même croire le contraire de ce qu'ils disent.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Cette expression signifie qu'il ne faut pas s'en rapporter aux apparences, à l'extérieur d'une personne.

Il y avait dès le onzième siècle un certain nombre de charges ecclésiastiques appelées *bénéfices*, charges divisées en *bénéfices séculiers* et en *bénéfices réguliers*.

En vertu de la règle générale à tous les bénéfices (*regularia regularibus; secularia secularibus sunt conferenda*) ces derniers, qui consistaient en dignités claustrales dont les titulaires s'appelaient abbé, prieur conventuel, chambrier, aumônier, etc., ne pouvaient être possédés que par des moines et des religieux profes.

Mais un jour, soit qu'il s'agit d'une question de pratique ou simplement de théorie, les auteurs du droit canon eurent à résoudre la question de savoir si, pour obtenir les dits bénéfices, il suffisait d'avoir pris l'habit ou s'il fallait encore avoir prononcé ses vœux. Leur décision fut que l'habit était insuffisant, et ils formulèrent ce principe en disant que *l'habit ne faisait pas le moine*.

Voilà, appuyée sur Godefroy, célèbre juriconsulte français cité par Moisan de Brioux, quelle serait l'origine de cette expression.

RENOYER QUELQU'UN AUX CALENDES GRECQUES

Chez les Romains, le paiement de l'argent prêté était fixé aux calendes ou premier jour de chaque mois. Les Grecs, eux, n'avaient pas de calendes : la fête qu'ils célébraient à la nouvelle lune se nommait noumènie (nouveau mois.)

Lorsque les romains voulaient exprimer que quelqu'un ne remplirait jamais son engagement, ils disaient qu'il payerait aux calendes grecques, temps qui ne pouvait jamais arriver, comme le prouve cette citation, empruntée à Suétone (*Auguste*, 87) :

Quum aliquos nunquam soluturos significare vult, "Ad kalendas græcas soluturos" ait.

(Lorsqu'il veut parler de mauvais débiteurs : "Ils payeront, dit-il, aux calendes grecques.")

Or, nous avons conservé l'expression *ad græcas kalendas solvere* en y substituant *renvoyer à solvere*, et nous disons fréquemment *renvoyer quelqu'un aux calendes grecques* pour signifier ajourner indéfiniment l'affaire qui le concerne.

Il y a des personnes qui disent *renvoyer quelqu'un au calendrier grec* : c'est une phrase qui ne signifie absolument rien, attendu que, si les Grecs n'avaient pas de calendes, il n'en avaient pas moins un calendrier, qui leur était commun avec les Syriens et les Egyptiens.

JETER DE LA POUDRE AUX YEUX DE QUELQU'UN

En parlant du coureur qui parvenait à dépasser un de ses concurrents, les Romains employaient l'expression *pulverem oculis effundere*, la poussière soulevée par ses pieds allant naturellement dans les yeux de celui qu'il devançait, et qui, excité par son succès, le suivait d'aussi près que possible.

Nous avons traduit cette phrase par *mettre la poudre ou la poussière aux yeux de quelqu'un*, et nous l'avons employée au figuré dans le sens de surpasser une personne par les talents, les vertus, etc., que l'on possède, comme le montrent ces exemples :

Je suis transporté de joie, quand, par ce que vous faites et ce que vous m'écrivez, je reconnais quelque avantage sur vous-même; et pour le commun, il y a longtemps que vous lui avez mis de la poudre aux yeux.

(MALHERBE, *Épît. de Sénèque*, XXXIV.)

Quelle loy me devoit divertir de le dédier à celle qui en excellence et maturité de conseil met la poussière aux yeux des plus sages, intrépides et expérimentez capitaines ?

(DE BONOURS, *Siège d'Ostende*, Dédic.)

En 1660, cette expression proverbiale existait encore; car elle est dans le Dictionnaire de Cotgrave, ouvrage publié à Londres à cette même

date; mais avant la fin du siècle il lui survint un accident.

Comme la poudre (poussière) qui est reçue dans les yeux cause un éblouissement, on a interprété *mettre la poudre aux yeux à quelqu'un* par l'éblouir au moyen de discours ou autrement de manière à se le rendre favorable, et on a écrit (remarquez le changement!) *jeter de la poudre aux yeux à quelqu'un*, phrase qui eut d'abord un double sens, comme le montrent ces deux explications données par la première édition de l'Académie (1695) :

On dit fig. *Jeter de la poudre aux yeux à quelqu'un*, pour dire le surpasser en quelque concurrence, le laisser loin derrière soi.

On dit aussi d'un homme que par ses discours, par ses manières d'agir, *il jette de la poudre aux yeux*, pour dire qu'il éblouit d'abord, qu'il impose, qu'il surprend l'esprit par des choses agréables qui n'ont point de solidité.

Mais, dans son édition de 1717, l'Académie ayant supprimé l'ancienne signification du verbe dont il s'agit, tous les autres lexicographes l'imitèrent, et il ne nous est plus resté que la nouvelle.

Voilà d'où, quand et comment nous est venu *jeter de la poudre aux yeux à quelqu'un*, dont le double changement, de sens et de forme, constitue un fait que je crois unique dans notre langue.

Dans sa partie française, le *Nuovo Alberti* traduit le proverbe en question par *Gettar la polvere negli occhi al alcuno*. Il me semble que c'est là une faute; car le sens de cette phrase italienne répond à celui de la forme primitive de notre proverbe et non à la forme actuelle, comme cela devrait être.

COUTER LES YEUX DE LA TÊTE

Cette expression signifie que la chose dont on parle coûte un prix considérable.

De la tête est évidemment une sorte de pléonasme dans cette expression, comme *temps* dans *une heure de temps*, qui s'employait au dix-huitième siècle par les meilleurs écrivains :

Ceux qui amusent une conversation pendant deux heures de temps sans qu'il soit possible de retenir un mot de ce qu'ils ont dit, etc.

(MONTESQUIEU, *Lett. pers.*, 82.)

Quant à *yeux*, ce mot figure ici, à mon avis, dans le sens de *excessivement cher*, parce que les yeux sont ce qu'il y a de plus cher à chacun de nous.

COURIR COMME UN DÉRATÉ

La rate gêne souvent quand on court très vite, car alors elle se gonfle et rend la respiration difficile, quelquefois même douloureuse : dans leurs jeux, les jeunes gens la complimentent au moyen d'une ceinture.

L'homme physique ayant toujours été le même, l'incommodité causée par la rate a naturellement été connue des anciens. Pline raconte, sans toutefois donner les moyens employés à cet effet, que l'on brûlait la rate aux coureurs de son temps.

Chez nous, le vulgaire ignorant était persuadé autrefois que, pour rendre quelqu'un lesté, agile et dispos, il fallait lui enlever la rate.

Telle était depuis longtemps la croyance générale dont la rate était l'objet, croyance fortifiée par une expérience récente pratiquée sur quelques chiens, quand, vers la fin du dix-septième siècle, apparut une secte de chirurgiens qui prétendaient guérir les vapeurs noires et les affections mélancoliques en faisant l'ablation de ce viscère.

Les chirurgiens en question créèrent un mot, le verbe *dérater*, qu'ils mirent en usage (c'est le Trévoux de 1771 qui fournit ce précieux renseignement) pour signifier tirer la rate du corps; mais les gens imbus de la croyance que cette extraction rendait un homme plus agile, plus lesté, s'emparèrent du nouveau terme, et dirent de celui qui se montrait supérieur à la course qu'il *courait comme un dératé*, phrase passée depuis à l'état de proverbe.

ÊTRE GRAS COMME UN MOINE

Ce n'est pas d'hier qu'on s'est égayé pour la première fois sur l'embonpoint des gens d'Eglise, preuve ce passage du *Roman de la Rose*, composition qui date, comme on sait, du treizième siècle :

A ce sont cil cognoissant
Qui vont les Dame traisant,
Qui dient par eus losengier
Qu'ils ont perdu boire et maugier;
Et ge lts voi, les jongleurs,
Plus gras qu'abbés ne que priors.

Mais c'est surtout le moine renté (le nom de *moine* se donnait proprement aux religieux réguliers ayant cet avantage mondain) qui a servi de terme de comparaison pour parler d'un homme gras, et cela pour une raison qu'impliquent les lignes suivantes :

Avant 1785, plus de quarante mille moines étaient répandus sur la surface du territoire français. Ceux qui faisaient les plus nutritifs et succulents repas étaient bernardins, les prémontrés, les bénédictins de l'ordre de Cluny, dont la table était habituellement aussi délicatement qu'abondamment servie. Ces moines donnaient à dîner assez souvent à des étrangers de marque et aux seigneurs de leur voisinage; et ces derniers étaient embarrassés pour leur rendre la pareille.

(*Vie pub. et priv. des Franç.*, vol. II, p. 157.)

HEUREUX COMME UN COQ EN PÂTE

M. Charles Nisard a prétendu que cette comparaison était une allusion au coq mis à la retraite, que l'on engraisse avec force pâtée, et que l'ont tient captif à cet effet pour le manger. Mais je ne puis admettre cette origine : car le pauvre bipède, soumis à ce régime de l'engraissement forcé et surtout privé de la liberté dont il jouissait auparavant au milieu des dix ou douze compagnes que lui accorde ordinairement la loi de la ferme, n'a pas un sort assez enviable, il me semble, pour qu'on puisse jamais songer à lui quand on veut exprimer qu'une personne a du bonheur, et qu'elle est bien à son aise.

Pour moi, la comparaison *comme un coq en pâte* a été suggérée tout simplement par l'aspect d'un pâté renfermant un coq frisant avec la tête en évidence; et voici comment je justifie cette opinion :

Comme le montrent le Dictionnaire de Trévoux (1771) et celui de l'Académie (1835), le premier emploi qui ait été fait de la comparaison dont il s'agit a eu lieu pour parler d'un homme tenu bien chaudement, bien couvert dans son lit, et ne montrant que la tête. Or, attendu que cette position offre à l'œil la plus complète analogie avec celle du coq faisant "en pâte", c'est-à-dire entouré de pâté (une expression de cuisine), et qui montre la tête par une ouverture faite à la partie supérieure de la croûte du pâté, on a toute raison de croire que l'origine de *heureux comme un coq en pâte* est bien réellement celle que je vien d'indiquer.

SE METTRE LE DOIGT DANS L'ŒIL

Pour expliquer ce proverbe, inexplicable dans sa forme actuelle, j'en ai cherché une plus ancienne, sachant qu'une telle forme offre toujours quelque chance de découvrir l'origine que l'on désire connaître.

Cette forme, je l'ai trouvée dans le Dictionnaire français-anglais de Cotgrave, publié à Londres en 1660; c'est *se donner du doigt dans l'œil*. Quand à ce qui concerne la source de l'expression, c'est d'après l'auteur d'outre-Manche, une allusion à des personnes qui, en voulant se signer, avaient la maladresse de se blesser l'œil avec le doigt.

D'où il suit que le sens primitif de *se mettre le doigt dans l'œil* n'est autre que commettre une maladresse.

Or, comme une maladresse commise, aussi bien au propre qu'au figuré, occasionne assez généralement un tort ou un mal à son auteur, on a fini par donner à la locution qu'il s'agit d'expliquer le sens de "se faire tort, du mal," ainsi qu'on le voit dans le Dictionnaire de Littré.

LES BELLES MANIÈRES



Mademoiselle Nini—Nos hommes battent z'au moulin ; ma cuisinière est de cérémonie ; qu'est-ce que ma visite va penser de moi, si elle ne trouve pas dans le salon une corde bien garnie de beau linge ?

ERREUR QUELQUE PART

La cour s'ouvre. Un grand gaillard que deux hommes de police entourent de prévenances, est promu au grade de prévenu.

Le juge commence l'interrogatoire :—Quel est votre nom ?

Le prévenu—Ça dépend. Ma défunte femme m'appelait *P'tit Jean*. Presque tous les gars que je connais m'appellent *Jack*. Dans le *Directory* où l'on ne met que le nom des gens respectables, on m'appelle *John*.

Le magistrat.—Quel est votre nom de famille ?

Le prévenu.—Je ne sais pas ; je n'ai pas de famille.

Le magistrat.—Votre âge ?

Le prévenu.—Dans les environs de vingt, trente ou quarante ans. Je ne me rappelle pas quand je suis venu au monde.

Le magistrat.—On vous a surpris la nuit dernière en train d'entrer, au moyen d'une échelle, dans le second étage d'une maison de la rue Berri.

Le prévenu.—Quoi, c'est pour cela que je suis ici ! Je suis bien aise que vous m'en ayez averti ; car la police s'est mis le doigt dans l'œil. Il n'y a pas de difficulté que j'étais là ; mais comme c'est une maison à vendre et que je veux investir dans le quartier...

Le magistrat.—Vos moyens sont connus ; vous n'êtes pas capable d'acheter une maison.

Le prévenu.—Quand votre Honneur sera plus intime avec moi, elle sera convaincue que j'ai parfaitement les moyens. Ainsi, tenez, voilà un billet de la loterie du curé Labelle, qui va me donner au tirage de demain \$5000 ; je cherchais à les placer tout de suite pour ne pas perdre l'intérêt.

Le magistrat.—Ce n'est pas naturel d'aller visiter une maison à trois heures du matin.

Le prévenu.—Je suis, tout le jour et même une partie de la nuit, l'esclave de mes occupations incessantes.

Le magistrat.—Que faites-vous donc ?

Le prévenu.—Quand il fait beau, je vais, à 5 heures du matin, aider Charley Donnaboire à ôter les contrevents de sa buvette. Naturellement quand il pleut, j'attends jusqu'à huit heures.

Le magistrat.—Ça ne vous prend pas toute la journée, cela.

Le prévenu.—Pas loin, d'abord, faut que j'attende jusqu'à minuit pour les remettre.

Le magistrat.—Mais que faites-vous entre ces heures-là ?

Le prévenu.—Faut d'abord retrancher le temps des repas ; car j'aime à bien me nourrir ; et comme j'ai la santé délicate, j'y vas doucement.

Le magistrat.—Il ne faut pas essayer de rire de la cour ; répondez : Que faites-vous à part cela ?

Le prévenu.—Je réponds aux messieurs qui rentrent.

Le magistrat.—Vous êtes donc commis de barre ?

Le prévenu.—Pas précisément cela, votre Honneur ; mais à ceux qui m'invitent de prendre un coup, il faut que je sois toujours là pour dire : "Oui" ; car on ne sait jamais quand il va entrer quelqu'un.

Le magistrat.—Quand le serviteur de la maison vous a surpris, vous l'avez frappé.

Le prévenu.—Vous auriez fait la même chose à ma place ; il me traitait de voleur ; ça m'a choqué.

Le magistrat.—Vous lui avez fait perdre connaissance.

Le prévenu.—Votre Honneur, c'est un homme qui ne l'a jamais eue. Du reste, si vous saviez comme je suis distrait.

Le magistrat.—Quand on vous a arrêté, vous aviez sur vous deux montres et des bijoux.

Le prévenu.—Je n'en reviens pas ! Je n'ai jamais porté de montres, ni de bijoux, depuis que j'ai fait un vœu. Je vois que c'est un autre qu'on a pris pour moi.

Le magistrat.—Tâchez de le trouver, et en attendant je vous condamne, pour vol de montres, à comparaître devant le grand juré.

A CHACUN SON GRADE

Propriétaire d'hôtel.—Docteur, de quoi souffre-t-il ce pauvre monsieur ?

Le médecin.—Du délire tremblant.

Le propriétaire.—Mais, c'est un de mes plus anciens pensionnaires et qui fait le plus de dépenses ici.

Le médecin.—Eh bien ! il souffre d'une prostration nerveuse.

QUAND ON COMPREND LES AFFAIRES

Dans un magasin de hardes :

Le commis (au propriétaire).—Il y a un monsieur qui veut savoir si ces chemises rapetissent au lavage.

Le propriétaire.—Ça dépend ! Comment lui va la chemise ? S'ajuste-t-elle bien ou si elle est trop grande ?

Le commis.—Un peu trop grande.

Le propriétaire.—Très bien. C'est de la flanelle qui rapetisse.

QUESTION D'IMPORTANCE

RÉFORME NÉCESSAIRE



Le bijoutier. — Mon ami, cette horloge peut marcher huit jours sans être montée.

Patrick. — Bigre ! C'est une fameuse horloge. Comment marcherait-elle de temps si on la remontait ?



Italien nouvellement arrivé à Montréal : — Je crois, Béatrice, qu'il y a de l'argent à faire par ici, en leur montrant comment faire le macaroni blanc.

LOISEAU BLEU

LÉGENDE FRANÇAISE

Jamais peut-être une anxiété plus poignante et plus universelle ne pesa sur le monde, que dans les dernières années du Xe siècle.

Ni les maladies qui moissonnèrent les populations par centaines de mille, ni les horribles famines qui dépeuplèrent des empires, ni les invasions successives des barbares, poussés par la colère de Dieu, comme les vagues d'une mer à la furie de laquelle aucune force humaine ne pouvait résister, ne causèrent un effroi comparable à celui qu'occasionna dans l'univers la fausse prophétie annonçant la fin prochaine de l'univers.

Cette prophétie, née de la mauvaise interprétation d'un texte de l'Écriture, se répandit avec une effroyable rapidité.

De tous côtés on entendit répéter l'effrayante nouvelle :

LE MONDE FINIRA
en l'an mil

A peine sortie des dernières convulsions qui avaient agité l'agonie du peuple romain, la terre allait s'abîmer dans le néant.

Encore quelques années, puis la destruction universelle.

Les rois tremblaient sur leurs trônes, les pauvres sous leurs haillons, comme des condamnés à mort dont le pourvoi a été rejeté ; les peuples comptèrent les années, puis les mois, puis les semaines.

A mesure que l'heure fatale approchait, la terreur se faisait plus forte.

L'imagination, exaltée par la terreur, enfantait à chaque instant de nouveaux et sinistres présages.

En Bourgogne, on avait vu dans les nuées combattre des armées de spectres ; en Aquitaine, l'eau des ruisseaux se changeait en sang ; dans l'Armorique, les vieilles pierres druidiques rendaient des sons étranges ; des monstres naissaient de toutes parts, animaux à têtes humaines ou hommes à têtes d'animaux ; dans la profondeur des forêts sombres, dans le silence de la nuit, des voix lugubres criaient :

— Malheur ! Malheur !

Des processions d'ombres erraient au clair de la lune ; dans l'Ile-de-France, il y avait des pluies de pierres, et, sur les côtes de l'Aquitaine, on venait de pêcher un évêque marin, demi-homme demi-poisson, ayant une chape et une mitre d'écaillés, des yeux verts et une barbe d'algues marines.

Personne n'avait vu de ses yeux ces prodiges menaçants, mais on se les racontait en tremblant et nul ne songeait à les mettre en doute, pas plus les clercs que les ignorants.

Sauf quelques bandits qui, faisant bon marché de leur salut éternel, profitait de l'abattement et de l'effroi universel pour multiplier leurs crimes impunis, les hommes, sous les pieds desquels la terre allait manquer, levaient les yeux au ciel et criaient merci en se frappant la poitrine.

C'était l'heure des remords et de la pénitence.

Le commerce avait cessé : à quoi bon gagner de l'argent quand la mort était là s'avancant à grands pas.

Les guerres intestines s'apaisaient : pourquoi s'entre-tuer puisqu'il ne restait plus à chacun que quelques jours à vivre ?

Quand une maison tombait, on ne la relevait pas ; on ne plantait plus d'arbres dont personne ne devait cueillir les fruits ; les charrues se rouillaient dans les champs incultes, les outils dans les ateliers.

En revanche, pour racheter les forfaits que l'ambition leur avait fait commettre, les fiers barons devenus craintifs comblaient le clergé de leurs libéralités ; ils vidaient leurs coffres remplis d'or dans le trésor des églises, et cherchaient à se faire des trésors de grâces avec les produits de leurs iniquités.

Les plus coupables étaient aussi les plus généreux, et par actes authentiques (que, ne sachant pas écrire, ils scellaient de leurs croix) ils léguaient aux pauvres de Dieu et aux églises, prés, vignes, terres labourables, maisons et châteaux.

Plusieurs, trouvant ces dons insuffisant, vouaient leurs enfants au service de Dieu ; et, eux-mêmes, suspendant leurs armes en *ex-voto* dans quelque oratoire vénéré, se faisaient couper les cheveux, quittaient la cuirasse pour le froc, et allaient humblement prier l'Abbé du monastère voisin de les recevoir, quoique indignes, au nombre des serviteurs de Dieu et de la bonne Vierge Marie.

Au nombre de ces loups devenus agneaux, se trouvait Eginhard de la Roque-de-Viou ; de sang presque royal, puissamment riche, jeune et beau, aussi orgueilleux que brave, il avait tout à coup renoncé aux honneurs dont l'avait comblé la faveur du roi de France, avait vendu ses biens, s'était démis de toutes ses charges pour aller faire pénitence au fond d'une province éloignée, dans le pays sauvage des Pétrocoriens, et s'était enseveli vivant dans le monastère naissant de Vallis-Clare, où sous le nom de frère Pacôme, et la robe grossière des enfants de Clugny, il remplissait les humbles fonctions de travailleur de terre.

Aujourd'hui le sol de la France est aussi fertile que bien peuplé : là, où au temps des premiers Capétiens, s'étendaient à perte de vue des

landes grises et stériles, le souffle du vent fait onduler les vagues d'or des opulentes moissons, la vigne enguirlande de ses paupres verts les collines rocailleuses alors couvertes de buissons rabougris ; là où on n'entendait que le hurlement plaintif des loups, paissent les grands troupeaux de bœufs et résonne la clochette des moutons répandus par milliers dans les vertes prairies, chaque église solitaire est devenue le noyau d'une ville pleine de mouvement et de bruit.

Nous voyons ces changements, nous jouissons de ce bien-être, mais, héritiers ingrats de toutes ces richesses, nous ne nous demandons pas à qui nous les devons, et, parmi nous, il se trouve des ignorants pleins de suffisance, qui osent dire d'un air capable :

— A quoi bon les moines ?

L'histoire est là pour répondre. Ces moines que les sots méprisent et raillent, ces moines faibles, grossiers, incapables, ce sont eux qui ont fait la France ce qu'elle est. Ce sont eux qui de leurs propres mains, à la sueur de leur front et par un labeur de plusieurs siècles, ont défriché les deux tiers de l'Europe, créé les industries, fondé les villes, endigué les rivières, jeté les premiers ponts, bâti ces églises admirables qu'avec toute leur science nos modernes architectes ne savent même pas réparer, affranchi les travailleurs, favorisé le développement des communes, fait du pauvre esclave le paysan libre et fier, dissipé les ténèbres de l'ignorance et rendu au travail la dignité dont le paganisme l'avait dépouillé. Les moines ont fait la France, plus que cela, ils ont fait l'Europe.

Seul l'Abbé du monastère naissant savait le vrai nom de l'humble et silencieux pénitent, seul il connaissait sous le sceau de la confession les crimes commis par Eginhard de la Roque-de-Viou, le redoutable guerrier dont l'épée avait plus d'une fois versé le sang innocent, dont l'avarice avait souvent dépouillé la veuve et l'orphelin, et, à la prière de frère Pacôme, il avait condamné le pécheur repentant aux plus rudes pénitences.

L'an mil allait sonner.

Pour se préparer au grand jugement, le moine meurtrissait son corps par la discipline, domptait ses passions ardentes par la rigueur d'un jeûne, prolongé pendant des semaines entières et, tout le jour courbé sur la terre stérile, il en arrachait, sous les ardeurs du soleil, sous les rafales du vent et de la pluie et sans jamais murmurer, les pierres et les buissons.

C'est un grand saint, disaient les frères en admirant les austérités de leur compagnon, et en contemplant avec respect sa belle tête amaigrie par la souffrance, sans se douter que sous sa robe de moine frère Pacôme sentait encore bouillonner d'ardentes passions.

Entre elles et lui, c'était un combat à outrance, un duel sans pitié ni merci.

Peu à peu cependant ce tumulte intérieur s'apaisa, le calme se faisait dans la tempête de son cœur, à la voix de Celui qui avait commandé aux vents déchainés sur le lac de Tibériade de cesser de hurler en soulevant les vagues, et du fond de sa poitrine la prière montait doucement à ses lèvres, comme l'odorante fumée des encensoirs qui s'élève vers les voûtes du temple saint.

L'esprit des ténèbres vit que l'enfant de lumière allait lui échapper, il rugit de colère et prépara un nouvel assaut.

Tous les matins, le moine se rendait seul à la forêt. Un doute affreux agitait son âme ; il doutait du bonheur des élus.

Les paroles du tentateur résonnaient sans cesse à ses oreilles : demeurer immobile, les mains jointes, comme un clerc tonsuré, à marmotter des prières ; quel bonheur peut-il y avoir à cela ?

Il prenait sa discipline et s'en déchirait les épaules ; le sang coulait, mais le doute ne s'éloignait pas.

Un matin, plus tourmenté que d'habitude, il se mit à genoux et, levant les mains vers le ciel :

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, prouvez-moi que l'éternité ne sera pas trop longue pour vos saints.

Il se releva, effrayé de son audace, et se remit au travail.

Pendant qu'il abattait les branches, pour faire ses fagots, un petit oiseau bleu, pas plus gros qu'un rossignol, vint se poser sur un buisson et se mit à chanter.

Sa voix était si douce, si harmonieuse, si suavement attachante que le bûcheron, interrompant son travail, ne songea plus qu'à écouter.

Tout en chantant, l'oiseau s'enfonçait dans le bois ; frère Pacôme l'y suivait sous l'empire du même charme délicieux.

Arrivé au centre de la forêt, l'oiseau bleu chanta quelques instants encore, puis disparut.

— Ce sera comme cela dans le paradis, murmura le moine ; j'aurais écouté son chant toute une journée sans me lasser ; retournons au travail.

Et comme sa hache était tombée sur l'herbe, à ses pieds, il se baissa pour la ramasser.

Le manche était vermoulu et le fer tout rouillé.

Cela l'étonna, car le matin son outil était neuf, du moins, il le lui semblait, mais peut-être s'était-il trompé.

Il revint vers l'endroit où il avait commencé ses fagots ; la forêt avait changé d'aspect, les arbrisseaux étaient devenus de grands arbres.

A la lisière du bois, un spectacle inattendu attendait le bûcheron ; là où il avait laissé un sol à peine défriché en partie, des moissonneurs achevaient d'enlever les gerbes de blé ; les collines étaient couvertes de vignobles, et les faucheurs entassaient en meules le foin coupé, là où il n'y avait, il y a quelques heures, que des cailloux.

— Ou je rêve, ou je suis fou, pensa le frère, en se frottant les yeux.

Et, ne retrouvant pas ses fagots, il reprit, confus, le chemin du monastère.

Le sentier était devenu route ; le jeune homme, qui se sentait singulièrement fatigué, s'appuyait sur son bâton, en méditant sur ce qu'il voyait, et trouvait le chemin plus long qu'à l'ordinaire.

— Frère, dit-il, à un paysan, qui s'était arrêté, avec étonnement, pour le laisser passer, le monastère de Vallis-Clare est-il encore loin ?

— Au tournant de la colline vous le verrez, mon père, répondit celui-ci, en saluant avec respect.

— Mon ami, je ne suis encore que frère, remarqua modestement le moine ; je n'ai pas encore prononcé mes vœux, n'ayant pas l'âge requis.

Le paysan se mit à rire de cette plaisanterie du voyageur, qui continua son chemin.

Le soleil allait disparaître derrière l'horizon. Quand le frère arriva enfin à la colline, au flanc de laquelle s'élevait l'humble maison dans laquelle il était venu chercher un refuge contre les tentations du siècle, il la chercha vainement des yeux.

A la place qu'elle occupait, d'immenses bâtiments, en pierres de taille, formaient un vaste entouré de cloîtres superbes, et, au fond de la cour, une merveilleuse église gothique, dont la flèche ciselée s'élançait hardiment vers le ciel, avait remplacé la petite chapelle de briques, dans le sanctuaire de laquelle le baron avait suspendu son épée.

Au fronton du grand portail, fermé par une grille, un maître mosaïste avait écrit, en lettres composées de marbres de couleur :

MONASTERIUM VALLIS-CLARE

Anno domini 1350

— Seigneur ! Seigneur ! que signifie tout cela ? murmura le frère.

Et il sonna à la porte principale, qui s'ouvrit aussitôt.

— Que le saint nom de Dieu soit béni ! dit le moine, en s'adressant au religieux qui vint lui ouvrir.

— A tout jamais ! répondit celui-ci, en s'inclinant ; que désirez-vous, mon Père ?

— Je reviens du travail, où m'avait envoyé, ce matin, le Père abbé.

— Le Père vous avait envoyé quelque part ? fit le religieux stupéfait.

— Oui, mon frère, couper des fagots, au bois des Faysses.

— Pardonnez-moi, mais je crains que vous ne vous ne vous trompiez. Notre maison est celle de Vauclaire.

— Certainement, mon frère ; mais vous êtes nouveau ici, je vois, et vous ne me connaissez pas ; veuillez donc, ou me laisser aller à ma cellule ou prévenir le Père abbé, dom Hugo de Montmoyracis.

— Ce serait difficile, mon Père, l'abbé dom Hugo, notre fondateur, est mort, il y a de cela quelques siècles, et notre abbé actuel est dom Bernard de Cresmyracis. Mais vous, mon Père, quel est votre nom ?

— Je ne suis encore que frère, j'aurai trente-neuf ans à la fin du monde, et je me nomme Pacôme.

— Très-bien, mon Père ; veuillez vous asseoir, je vais prévenir l'abbé, dit le religieux, qui se retira aussitôt, pour avertir l'abbé de la venue d'un étranger, qui paraissait avoir perdu la raison.

Dom Bernard était un vieillard aussi prudent qu'instruit, il écouta le rapport du religieux et lui dit :

— Ce Père a-t-il l'air en effet très âgé ?

— Il prétend qu'il n'aura que trente-neuf ans à la fin du monde, répondit le frère portier en riant, et qu'il était profès au temps de dom Hugo de Montmoyracis ; ses cheveux sont blancs comme la neige, son visage parcheminé, mais ses traits ont une grande noblesse et ses yeux une douceur céleste.

— Donnez-moi le tome premier de nos Annales fit le religieux, et dites au frère sacristain de sonner la cloche pour une réunion extraordinaire à la salle capitulaire.

Un instant après, tous les moines étaient réunis dans une vaste salle gothique, où ils attendaient, en silence, l'arrivée de l'abbé.

Bientôt la porte s'ouvrit et dom Bernard parut conduisant un vieillard en habit de frère, qu'il fit asseoir, malgré son humble résistance, dans la stalle abbatiale.

L'abbé prit place à la droite de l'étranger et, après la prière faite pour invoquer les lumières du Saint-Esprit, il se leva et dit :

— Frère Pacôme, au nom de la sainte obéissance que vous avez jurée à vos supérieurs, je vous ordonne de répondre aux questions que je vais vous adresser.

Le vieillard s'inclina respectueusement.

— Quel est votre nom ? demanda l'abbé.

— En religion, frère Pacôme.

— Et dans le siècle ?

— Eginhard de la Roque-de-Viou.

— Depuis quel temps êtes-vous dans le monastère de Vallis-Clare ?

— Depuis cinq ans.

Les religieux se regardèrent avec étonnement.

— En quelle année êtes-vous venu ici ?

— En 990, à l'âge de vingt-huit ans.

— En quelle année croyez-vous être aujourd'hui ?

— Ce matin, quand l'abbé dom Hugo m'a envoyé au bois quérir des fagots, nous étions le 12 juillet 995.

Le lecteur prit le livre et lut :

“ 8 mai 990. A été reçu aujourd'hui, comme novice, un inconnu, âgé de vingt-huit ans, sous le nom de frère Pacôme.”

Un profond silence régnait dans l'assemblée.

— Passez à l'année 995.

“ 12 juillet 995. Le frère Pacôme, envoyé, ce matin, à la forêt des Eaysses, pour y couper des fagots, n'a pas reparu ce soir.”

“ 15 juillet 995. Les recherches faites pour retrouver frère Pacôme sont restées infructueuses ; on croit qu'il aura été dévoré par quelque bête féroce ; demain, la communauté priera pour le salut de son âme.”

— Pardonnez-moi, mon Père, murmura le vieillard ; je ne croyais pas être resté absent si longtemps.

L'abbé sourit doucement, en levant les yeux vers le ciel, puis il reprit :

— Frère Pacôme, racontez-nous l'emploi de votre journée.

Un silence profond régnait dans l'assemblée.

Le vieillard dit :

“ J'avais, depuis quelques jours, des doutes sur le bonheur parfait que les élus goûtent au ciel ; je craignais qu'une éternité de bonheur, que je ne pouvais comprendre, ne finit par me paraître trop monotone, je priai Dieu de me prouver que ses saints ne s'aperçoivent pas de la longueur du temps. Pendant que je priais, un oiseau bleu vint se poser près de moi, en chantant d'une manière si délicieuse que je le suivis dans l'intérieur de la forêt, où je l'écoutai avec ravissement, à peine quelques instants, puis il s'envola, et je revins aussitôt. Je n'aurais pas cru que mon absence eût pu se prolonger cinq jours.”

— Frère, s'écria l'abbé en levant les mains au ciel, ce n'est pas cinq jours que vous avez été absent, mais plus de trois cent cinquante-cinq ans. Votre extase, que vous jugez n'avoir été que de quelques minutes, a duré trois siècles et demi, et Dieu a permis que vous revinsiez parmi nous pour prouver à nos frères que dans le ciel les élus n'éprouveront jamais la satiété d'un éternel bonheur. Si, après tout ce que vous avez vu d'incompréhensible depuis votre retour de la forêt, vous doutez encore, parcourez nos Annales, où est inscrite, jour par jour, l'histoire de notre monastère, ou plutôt jetez les yeux sur vous-même, qui vous croyez encore trop jeune pour prononcer vos derniers vœux.

Et, prenant le vieillard par la main, il le conduisit devant un miroir de métal, enchâssé dans la boiserie de la salle capitulaire.

— Béni soit le Seigneur pour les grandes choses qu'il a voulu faire, dans la personne de son serviteur, murmura le religieux en se prosternant.

Puis, se relevant, il dit :

— Frères, allons tous remercier Dieu au pied de ses autels.

Et, entonnant le *Te Deum*, il alla droit à l'église, dont pourtant il ne connaissait pas le chemin, suivi de tous les religieux, qui unissaient leurs voix à la sienne.

Puis, quand les chants furent terminés, il s'agenouilla sur le marchepied de l'autel, se prosterna, en étendant les bras en croix, et sa dernière parole fut :

“ Et maintenant, Seigneur, renvoyez en paix votre serviteur !”

Frère Pacôme ne se releva pas ; il goûtait au ciel, pour l'éternité, le bonheur sans mélange, dont il avait eu un avant-goût sur la terre.

On lui fit de magnifiques funérailles et, jusqu'à l'époque de la Révolution, les visiteurs du célèbre monastère de Vauclaire ont pu lire, dans les Archives de la communauté le touchant récit que les vandales de la République brûlèrent, en vociférant des blasphèmes, aux pieds de leur déesse Raison, une patriote en bonnet rouge qui, après avoir applaudi aux exécutions des nobles et des prêtres, monta à son tour sur la guillotine nationale.

L'ART D'ÊTRE BELLE

LA BOUCHE ET LES LÈVRES

Quant aux lèvres, il est convenu qu'elles doivent être fraîches et d'un rouge vif.

En somme, la forme de la bouche dépend surtout de celle de la mâchoire, et si celle-ci est bien faite et meublée de belles dents, qu'importe que la bouche soit grande. Ce n'est pas un défaut puisqu'on ne voit que mieux les dents. De plus il est reconnu que les personnes qui ont la bouche un peu grande conservent plus longtemps leurs dents.

Un des traits les plus remarquables d'une jolie bouche consiste en des gencives fermes et rouges. A notre époque d'anémie, c'est une qualité assez rare ; les gencives rouges ne sont pas plus communes que les lèvres vermillonnées, mais les gencives ont l'avantage d'être cachées par les lèvres, tandis que les lèvres, qui ne peuvent se dissimuler, étalent leur pâleur et leur flétrissure au grand jour.

La bouche et les lèvres se déforment avec une grande facilité. Les enfants qui mettent sans cesse les doigts dans la bouche ou qui y portent constamment des objets de toute nature ont plus tard la bouche béante et quelquefois la lèvre inférieure tombante.

De même les personnes qui ont la mauvaise habitude de se mordre les lèvres les ont gonflées et couvertes de croûtes du plus désagréable aspect. Malheureusement c'est, avec l'habitude de se ronger les ongles, le défaut le plus difficile à faire disparaître. J'ai connu une jeune fille à qui on était obligé de mettre des cataplasmes de mie de pain, de féculé et de lait sur les lèvres pour combattre le soir les ravages qu'elle avait faits dans la journée en les mordillant constamment.

On ne peut s'imaginer à quel point de vilaines lèvres peuvent nuire à la beauté d'une personne. Aussi conseillerais-je aux femmes et aux jeunes filles qui les ont par trop pâles de corriger cette pâleur à l'aide d'un cosmétique. On trouvera au chapitre des fards et à celui des pommades des rouges excellents gras, ou liquides, qu'on pourra employer en toute sécurité. Les recettes qui suivent sont destinées à combattre la gerçure des lèvres, non à les rendre plus rouges.

Pommade contre les gerçures des lèvres

Cire vierge.....	5 grammes
Huile d'amandes douces.	15 "
Essence de benjoin.....	2 "

Autre

Beurre de cacao.....	10 grammes
Huile d'amandes douces.	10 "

Lorsque les lèvres seront rouges et un peu gonflées on pourra employer la pommade suivante :

Cérat.....	10 grammes
Pommade de concombre.	10 "
Carbonate de soude ...	30 cent.

Dans le cas où l'inflammation serait très profonde, la lotion suivante sera très salutaire.

Lotion

Eau.....	100 grammes
Tannin.....	2 "
Essence de bergamote..	7 gouttes

Appliquer en compresses sur un linge fin et laisser quelques instants sur les lèvres.

Pour entretenir les lèvres dans un bon état de fraîcheur et prévenir les gerçures, on emploiera la pommade suivante :

Jus de raisin extrait d'une grappe de raisin noir...	
Beurre frais.....	40 grammes
Cire Blanche.....	20 "

Faire jeter quelques bouillons, retirer et passer dans un linge.

Une des meilleures pommades pour les lèvres est sans contredit la pommade rosat, lorsqu'elles ne sont pas très malades, bien entendu. En voici la recette :

Pommade rosat

Faites fondre au bain-marie :	
Cire blanche.....	10 grammes
Huile d'amandes douces.	10 "
Huile de roses.....	2 "

Si l'on veut la colorer, ajouter gros comme la pointe d'une épingle de carmin.

Se méfier des compositions vendues sous le nom de pommade pour les lèvres, bâton de raisin et autres. Certaines sont à base de sulfate de zinc. En général ces compositions dessèchent les lèvres.

Parmi les inconvénients qui peuvent affliger une femme on peut affirmer sans conteste que la mauvaise haleine est un des plus gênants pour les autres. Le grand malheur est qu'elle ne s'en aperçoit pas toujours : habituée à vivre avec l'ennemi, cette mauvaise odeur, qui devient pour ceux qui lui parlent un violent répulsif, ne lui cause à elle aucune gêne. Dans ce cas, c'est aux proches parents ou aux amis intimes que doit incomber l'ennuyeuse mission de prévenir la personne atteinte de cette infirmité.

De deux choses l'une, ou l'haleine fétide vient de l'estomac, alors les purgations, des vomitifs et des médicaments d'après l'ordonnance du docteur sont indiqués d'avance ; ou cela provient du mauvais état de la mâchoire ou de manque de soins.

Rien de plus facile alors que de faire disparaître la mauvaise odeur, puisqu'il suffira de se brosser les dents ou de s'adresser à un dentiste pour faire extirper, orifier ou plomber les dents malades.

A de certaines époques les femmes éprouvent cet inconvénient, mais il n'est que très passager.

L'ail, l'oignon et quelques boissons laissent après eux une odeur extrêmement désagréable qui ne disparaît souvent que le lendemain. Aussi les femmes soucieuses d'elles-mêmes se gardent-elles de prendre aucun aliment susceptible de révéler ainsi sa présence. Il existe pour obvier à ce désagrément, du moins en ce qui concerne l'odeur de l'ail, un moyen dont je puis presque garantir l'efficacité. Il consiste à mâcher une assez grande quantité de persil après avoir mangé soit de la salade, soit un plat quelconque à l'ail.

Il y a beaucoup de moyens de combattre la mauvaise haleine, mais tous ne sont que momentanés, et souvent les odeurs agréables dont on se sert pour cela se mêlent à celle de l'haleine et la rendent plus désagréable encore.

Néanmoins nos lectrices seront contentes, je pense, de connaître quelques-unes des recettes qui peuvent servir à purifier l'haleine et à la parfumer même sans qu'on en ressente aucunement le besoin.

Dans beaucoup de cas anodins, comme la mauvaise haleine provenant d'aliments à l'ail ou de boissons alcooliques, il suffit de manger du persil, comme je l'ai dit, ou des noix fraîches. Quelques personnes mâchent de la racine d'iris ou de l'angélique. D'autres prennent des infusions d'anis ou de fleurs d'orange. Deux ou trois petites tasses à courts intervalles réussissent assez généralement, surtout si la mauvaise haleine vient des voies aériennes, ce qui est plus fréquent qu'on ne pense. Un des moyens les plus simples consiste à se passer sur les gencives un peu de coton imbibé de musc. Tout le monde connaît les pastilles de menthe anglaise et l'anis en granules ; nous n'en parlerons pas, mais nous recommandons des pastilles roses en forme de croissant qui se vendent dans toutes les pharmacies.

Voici quelques recettes assez faciles à exécuter chez soi ; la suivante devra cependant être demandée au pharmacien.

Gargarisme contre la mauvaise haleine

Eau.....	500 grammes
Chlorure de chaux.....	8 "
Miel clarifié.....	30 "

Très recommandé.

Eau dentifrice

Eau de vie.....	125 grammes
Eau de menthe.....	125 "
Chlorure de soude.....	25 "

Autre

Eau de Cologne.....	500 grammes
Myrrhe en larmes.....	60 "

Faire macérer 15 jours et filtrer.

Pastille de cachou

Cachou.....	50 grammes
Sucre en poudre.....	200 "
Gomme adragante.....	5 "

Faites fondre la gomme dans environ 50 gram-

mes d'eau, faites une pâte du tout dans un mortier et ajoutez : 2 grammes de chacune des substances suivantes, en poudre : mastic, cascarille, charbon, iris. Mettez un instant sur le feu au bain-marie ; retirez du feu et ajoutez : 5 gouttes de teinture de musc, 2 grammes de menthe anglaise et 5 gouttes de teinture d'ambre.

Coulez la pâte sur un marbre huilé, étendez avec un rouleau. Lorsque la pâte sera refroidie, frottez pour enlever l'huile et laissez sécher. Puis vous couperez en mince filets et ensuite en petits carrés.

Pastilles

Charbon végétal.....	10 grammes
Café en poudre.....	30 "
Sucre en poudre.....	15 "
Menthe.....	6 "
Gomme arabique en quantité suffisante.	

Prendre plusieurs pastilles par jour.

LES YEUX, LES SOURCILS ET LES CILS

On m'a souvent demandé si je préfère les yeux noirs aux yeux bleus. Comme la personne qui m'adressait cette question s'y intéressait personnellement, ma réponse était faite de manière à la satisfaire ; mais, comme personne en ce moment ne me demande mon goût, je suis tout à fait à mon aise pour dire mon avis.

Or, la beauté des yeux ne réside pas dans la couleur ni dans la grandeur, mais uniquement dans l'expression. On dit que les yeux noirs sont plus vifs que les yeux bleus et que ceux-ci sont plus langoureux que les noirs. Cela est possible, quoique j'ai vu souvent des yeux bleus pétillants de malice et d'esprit, et des yeux noirs chargés de tendresse et d'une tranquillité bien près de l'indifférence.

Les yeux sont le miroir de l'âme, dit-on ; c'est donc celle-ci qui s'y reflète. J'ai vu souvent des personnes possédant des yeux plutôt petits et sans grande expression qui avaient la réputation de les avoir beaux et expressifs. Cela tenait à des détails desquels on ne se préoccupe pas toujours assez, comme la beauté des sourcils et des cils et surtout la façon dont ils sont dessinés.

Des sourcils trop épais communiquent à la physionomie une grande expression de dureté. Les cils courts et épais sont très défavorable au regard ; ils lui donnent un certain air sournois ; tandis que des sourcils bien arqués, mais surtout nettement dessinés, légèrement touffus à leur naissance et finissant en pointe vers les tempes, donnent un grand air de distinction et de noblesse, tout en accompagnant le regard sans en atténuer le feu ; de même de longs cils, isolés les uns des autres et légèrement recourbés, agrandissent les yeux d'une manière incroyable, tout en leur donnant un attrait auquel il est difficile de résister.

Les paupières jouent également un rôle très important. Elles doivent être blanches, pas trop épaisses et doivent ombrager la prunelle sans la laisser voir toute entière.

Les yeux absolument bleus ou noirs sont extrêmement rares ; les couleurs ordinaires sont : le gris, l'orangé, et le bleu mélangés, le brun, le brun avec des petites taches jaunes, le vert et le vert tacheté. Toutes ces couleurs sont approximatives, car chez beaucoup de personnes il est presque impossible de savoir de quelle nuance sont au juste leurs yeux. Le blanc de l'œil, autrement dit la cornée, a aussi une influence pour la beauté des yeux. Souvent elle est injectée de sang, ce qui donne une expression cruelle au regard.

Chez certaines personnes malades la cornée est sillonnée de tache en relief d'un vilain jaune ; or, elle doit être d'un beau blanc légèrement azuré, de même que l'iris doit être d'une grande limpidité. Ce sont deux conditions essentielles de la beauté des yeux.

Nous allons maintenant indiquer la façon dont il faut s'y prendre pour remédier à quelques-uns des inconvénients qui affligent parfois les femmes.

Ainsi qu'il est dit plus haut, les sourcils ne doivent pas être touffus ; mais cela vaut encore mieux que de ne pas en avoir du tout, ainsi qu'il arrive souvent aux blondes et aux rousses. On essaie bien de les faire repousser, mais je suis en mesure d'affirmer que c'est presque toujours en

vain, et même, s'ils repoussaient, ils repousseraient, bien entendu, encore plus pâles que les cheveux, ce qui ne serait pas joli ; car les sourcils, de même que les cils, doivent être noirs ou châtain. J'ajouterai aussi que les sourcils ne doivent pas se rejoindre. Pour faire pousser les sourcils peu garnis ou les faire repousser après une maladie de peau, on conseille de les raser, de faire des lotions d'eau chaude et de les frictionner avec du suif de chandelle ou de l'huile tiède.

On prétend que les infusions de menthe dans du vin blanc sont également bonnes en frictionnant les sourcils plusieurs fois par jour. Quelques centigrammes de sulfate de quinine (20 cent. environ) dans un peu d'alcool, employes en frictions, matin et soir, produisent un résultat très appréciable au bout de peu de temps, d'après l'avis d'un médecin de mes amis. Le moyen le plus simple est certainement de les teindre ou mieux encore de les ombrer très délicatement à l'aide d'un peu de noir de fumée et d'une petite estompe. Il existe des teintures et des crayons pour les sourcils et les cils (voir Fards) ; mais il offre plus ou moins d'inconvénients, tandis que cette façon d'ombrer les sourcils, outre que l'œil le plus vigilant ne saurait s'en apercevoir, si cela est fait avec soin et intelligence, a l'avantage de ne pas user les sourcils comme les crayons et de ne pas les faire tomber tout en les salissant, comme la plupart des compositions qui se vendent pour cela.

Voici comment il faut procéder : Vous trempez une très petite estompe, la plus petite que vous trouverez, en peau ou en papier, dans le noir de fumée ; vous frottez sur un papier blanc afin de

la débarrasser de ce qui est en trop et aussi afin de bien égaliser le noir ; puis vous la passez sur les sourcils, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la coloration foncée que vous voulez leur donner.

Pour les cils, il est préférable de se servir d'une brosse légèrement humide sur laquelle vous étendez un peu du même noir. Cette brosse doit être très douce. Lorsqu'elle sera suffisamment enduite, vous la passerez délicatement sur les cils en ayant soin de les retoucher un peu et d'éviter de noircir les paupières.

Les sourcils trop épais ne comptent pas au nombre des imperfections ; cependant il est préférable de les élaguer un peu pour les rendre plus clairs. Il suffira de les tailler avec des ciseaux.

Je conseillerais de même d'égaliser, à l'aide de ciseaux, les sourcils larges et inégalement plantés. Il arrive parfois que la peau de ces sourcils clairsemés est d'un vilain rose, ce qui nuit beaucoup à une jolie figure. Or, voici le remède : Après avoir coupé les poils isolés qui sont en dehors de l'arc du sourcil, passer un peu de fard blanc sec ou de poudre de riz adhérente, puis ombrer au noir de fumée ou à l'ocre en dessinant un arc modeste comme forme, comme grandeur et comme couleur.

Je recommande surtout de ne jamais se servir de rasoir pour les sourcils.

Parmi les inconvénients qui désolent les jeunes filles, il en est un qui fait particulièrement leur désespoir. Toutes n'y sont pas sujettes ; mais la plupart des blondes au tempérament lymphatique en souffrent tous les matins en se réveillant. Je veux parler de cette lourdeur des paupières et de cette irritation qui fait que les paupières

secrètent pendant la nuit une liqueur qui les colle ensemble. Les personnes qui souffrent de cette petite incommodité feront bien de ne pas se frotter les yeux, car le bord des paupières s'irriterait, et on risque ainsi de faire tomber les cils. Il suffira de laver les yeux tous les matins à l'eau froide, ou à l'eau tiède si la matière y adhère fortement, jusqu'à ce qu'ils soient complètement débarrassés de la matière qui les obstrue. De plus, quelques purgations et une pommade d'après l'ordonnance du docteur débarrasseront très vite de cette petite maladie.

Les yeux, étant extrêmement délicats, exigent les plus grands soins. Ainsi le travail à la lampe ou à toute autre lumière artificielle, les veilles, les excès, en un mot toutes les fatigues, sont les ennemis des yeux. Le regard s'éteint, et une ligne bleuâtre s'étend sous l'œil. C'est ce qu'on appelle les yeux cernés. Ce qui prouve à quel point l'hygiène est en tout la collaboratrice de la santé.

Pour combattre la fatigue des yeux on emploie avant tout des lotions à l'eau fraîche. L'eau de sureau, l'eau de bluets, l'eau de rose, ainsi que la menthe avec quelques gouttes d'alcool, sont aussi des remèdes excellents.

Il est donc important de ménager sa vue lorsqu'on l'a faible, de ne pas se livrer à des travaux de broderie ou de couture fatigants pour les yeux et aussitôt qu'on ressent la moindre sensation de fatigue. A ces conditions la vue se conservera longtemps, et le regard restera brillant, tout en gardant le charme séduisant qui est la principale beauté des yeux et que les excès de travail ou les veilles trop prolongées font rapidement disparaître.

ENTRE LES DEUX EXCES LA ROUTE EST DIFFICILE.

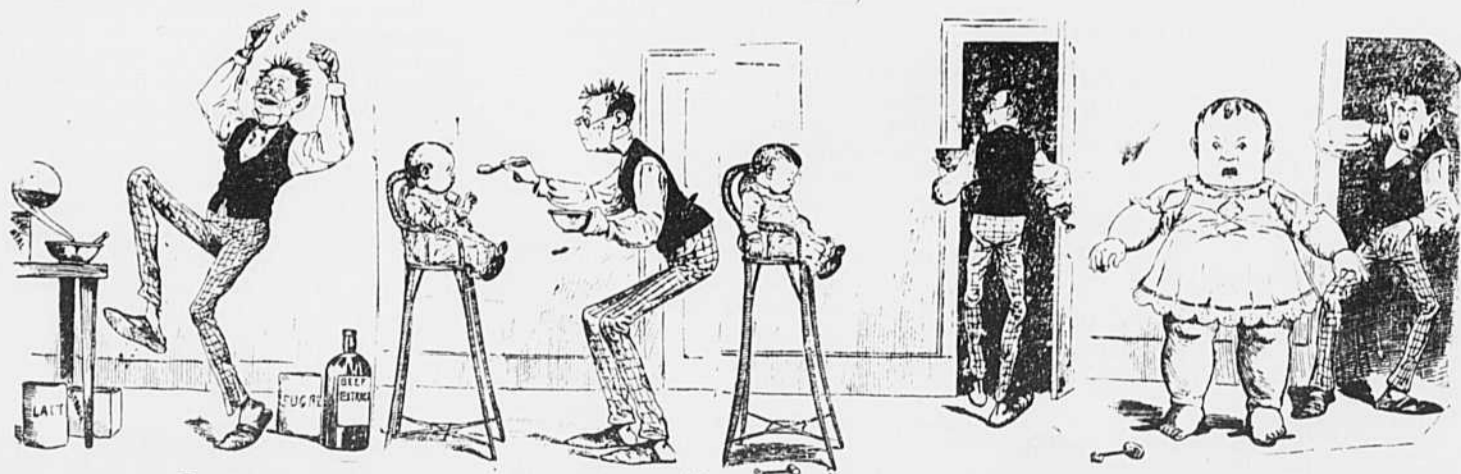
(PREMIÈRE SÉRIE)



I
Le marchand d'habits donne par dessus le marché une dose de l'Elixir Brown-Sequart à chacun de ses clients.

II
Malheureusement, il s'est trompé dans les proportions ; et voici l'état dans lequel il retrouve son client.

(SECONDE SÉRIE)



I
Le savant professeur Zacharias vient de trouver la véritable nourriture pour les bébés.

II
Il s'empresse naturellement de l'essayer sur son premier-né.

III
Tiens, se dit-il, je crois que je lui en ai trop donné ; ça l'endort. Je vais venir le réveiller.

IV
L'effet du nouveau spécifique Zacharias au bout de deux minutes.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

TROISIEME PARTIE

I

Depuis une semaine que l'expédition commandée par Laurent avait quittée l'île de la Tortue, le temps s'était écoulé pour de Morvan avec une rapidité prodigieuse.

Chaque jour, chaque heure l'attachait davantage à Fleur-des-Bois ; car à chaque instant il découvrait dans la jeune fille une qualité et une grâce nouvelles.

Ordinairement, dans les expéditions entreprises par les flibustiers, aucune distinction n'existait à bord des navires : le dernier homme était, hormis le commandement et les parts de prise, l'égal du capitaine.

Laurent, avec son esprit fier et despote, n'avait jamais voulu se soumettre à cette usage ; il tenait à être traité en maître absolu, et la discipline établie à son bord égalait en sévérité celle de la marine royale.

Installé magnifiquement dans la plus belle cabine de l'arrière, il n'admettait à sa table que son matelot de Morvan et Fleur-des-Bois.

Un soir, Laurent, de Morvan et Fleur-des-Bois, assis sur le gaillard d'arrière, paraissaient contempler avec admiration le coucher du soleil.

Cependant pas un de ces trois personnages ne prêtait la moindre attention au sublime spectacle qu'ils avaient devant les yeux ; ils étaient tout entiers à leurs pensées.

Le visage de Laurent reflétait, contrairement à son habitude, une expression de découragement mêlée d'une douce mélancolie.

— Ami, dit-il en s'adressant à de Morvan, les éléments conspiraient en faveur de tes amours ! Jamais, depuis des années que je sillonne ces parages, je n'ai vu régner sous ces latitudes des vents semblables à ceux qui nous favorisent en ce moment. Avant dix jours d'ici, si ce phénomène se prolonge, tu seras auprès de ta bien-aimée.

Fleur-des-Bois pâlit et porta vivement la main à son cœur.

— Que dis-tu, Laurent ? s'écria-t-elle vivement ; puis s'arrêtant au milieu de sa phrase, elle se mit à sourire, et elle ajouta :

— C'est pour te moquer de moi et me faire peur que tu parles ainsi, n'est-ce pas ?

— Te faire peur, Jeanne ! répéta Laurent avec tristesse, en quoi donc les amours du chevalier Louis peuvent-ils te toucher ?... Ne dois-tu pas, puisque tu es son ami, désirer son bonheur ?...

— Quoi ! c'est donc vrai, Louis, que tu aimes une femme ! s'écria Fleur-des-Bois d'une voix pleine de sanglots. Moi qui te croyais si noble, si bon ! Non, c'est impossible.

Suffoquée par l'émotion, Jeanne garda le silence.

— Vraiment, mon chevalier Louis, reprit-elle bientôt après, je ne comprends rien à ce qui vient de se passer en moi. Il me semble que j'ai reçu un coup terrible ! Un nuage s'est placé entre mes yeux et la lumière. J'ai cru que j'allais tomber. Ne t'ai-je pas dit que je te détestais ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! je l'ai pensé. Quelle chose bizarre ! j'ai eu un moment de folie. Pourquoi ? Il m'est impossible de m'en rendre compte.

De Morvan, quelque peu clairvoyant qu'il fût en amour, comprit parfaitement la cause du trouble et de l'émotion éprouvés par Fleur-des-Bois ; cette découverte lui causa une sensation indéfinissable.

Embarrassé, ému, ne sachant que répondre, il cherchait un moyen pour donner un autre tour à la conversation : la vivacité de Fleur-des-Bois ne lui laissa pas le temps de prendre la parole :

— Ah ! je me rappelle maintenant, s'écria-t-elle. Laurent n'a-t-il pas prétendu, mon chevalier Louis, que si le beau temps continue, tu reverras bientôt la bien-aimée de ton cœur ? Tu as donc une autre amie que moi ? Est-elle jeune, jolie ? Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ?

— Je pensais, Jeanne, répondit de Morvan avec embarras, que ce sujet de conversation ne devait pas t'intéresser. Une femme que tu ne connais pas...

— Qu'importe ! mon chevalier Louis, puisque cette femme t'aime... Penses-tu que je lui plairai ? Je veux faire tous mes efforts pour lui être agréable.—Est-elle bonne, au moins ?

— Bonne comme toi, ma sœur.

— C'est étonnant comme l'on a parfois de singulières idées !... Je me figurais qu'elle devait être méchante !... Ma première pensée a été de la détester !... Je te demande si cela a le sens commun ! Décidément, je ne suis pas, ce soir, dans mon état ordinaire. Je souffre beaucoup. C'est l'humidité de la nuit, sans doute, qui m'aura saisie... Je ressens des frissons qui me glacent le sang... J'ai envie de pleurer !...

Jeanne baissa la tête, elle sanglotait.

— Fleur-des-Bois, lui dit Laurent en lui prenant la main, du courage ! Cette indisposition sera passagère : elle disparaîtra demain devant le premier rayon du soleil. Toutefois, tu ferais bien de regagner ta cabine et d'essayer de goûter un peu de repos.

— Merci de l'intérêt que tu me portes, Laurent, dit la pauvre enfant. Je remarque que tu as beaucoup changé à ton avantage. Tu es à présent bien bon pour moi et meilleur avec tout le monde... Tu ne me déplaîs plus comme jadis...

Ces paroles naïves firent sourire le beau Laurent.

Le front de de Morvan se rembrunit.

Une fois que Jeanne se fut retirée, un assez long silence régna entre les deux matelots.

— Chevalier, dit enfin Laurent d'une voix qui contrastait par sa gravité avec le ton de raillerie qui lui était habituel, une explication, si je ne me trompe, est devenue nécessaire entre nous. Je t'ai prié, en t'offrant de devenir mon matelot, de ne jamais m'interroger sur mon passé, et, je te rends cette justice, tu as été à cet égard d'une discrétion parfaite. Aujourd'hui c'est moi qui vient aborder ce sujet : tu comprendras tout à l'heure le motif qui m'y déterminent.

J'entre brusquement en matières : ma fougueuse jeunesse a été traversée par une de ces grandes douleurs qui suffisent, au début de la vie, pour tuer, moralement parlant, un homme. Trop fier pour me laisser accabler, trop ardent pour me soumettre, trop impatient pour attendre du temps des consolations et un oubli peut-être chimériques, je me suis élancé dans une voie qui ne m'était pas destinée, et que j'ai suivie depuis avec énergie, avec rage ! Éprouvant un profond mépris pour l'humanité entière, croyant avoir à me venger d'elle, je me suis appliqué à satisfaire tous mes caprices, à faire plier chacun sous ma volonté ! Jusqu'à présent je n'ai point failli à ma tâche.

L'or et le sang ne m'ont jamais coûté lorsqu'il s'est agi de me procurer une distraction même insignifiante ! j'ai été impitoyable ! Aujourd'hui, soit fatigue, soit remords, soit ennui, je sens le besoin d'essayer d'une autre existence, de vivre par le cœur ! Cet aveu sortant de ma bouche te surprend, matelot ?

Ton étonnement, crois-moi, est moins grand que le mien. J'en suis à me demander si je ne rêve pas ! je ne puis croire encore à une telle métamorphose ! J'ai foi dans la pureté de Fleur-des-Bois... je l'aime !

— En quoi, je te prie, ce changement de ton cœur peut-il m'intéresser ? dit sèchement le chevalier.

— Ta mauvaise humeur, Louis, prouve au contraire combien ce changement te touche. Pour moi, il est incontestable que Jeanne se sent entraînée vers toi ; mais je suis également persuadé que je parviendrai, avec du temps et de la persévérance, surtout à présent qu'elle connaît ton amour pour Nativa, à te remplacer dans son affection. Tu vois que je m'explique avec une entière franchise.

— Je tiens à ton estime ; je ne veux pas que tu m'accuses plus tard d'avoir abusé de ton amitié ; voilà pourquoi je t'avertis qu'à partir de ce moment tous mes efforts tendront à séduire Jeanne ; excepté la violence, je ne reculerai devant aucun moyen pour devenir son amant.

— Tromper une jeune fille sans expérience, un ange de pureté qui s'est confiée à ton honneur, ce serait une action indigne d'un honnête homme, Laurent. Je m'opposerai de toutes mes forces, je t'en préviens, à tes honteux et coupables desseins.

Ces paroles, prononcées il y a un mois, t'auraient coûté la vie, dit froidement le flibustier ; aujourd'hui que tu es mon matelot, tu jouis vis-à-vis de moi de l'impunité la plus complète ; ne te gêne donc pas pour m'insulter. Je subirai avec résignation tes provocations et tes outrages.

Cette réponse fit honte à de Morvan de son emportement.

— Je regrette, matelot, dit-il, le cri d'indignation que vient de laisser échapper mon cœur.

— D'indignation ! Allons donc ! de jalousie ! interrompit Laurent. Un dernier mot : Veux-tu me jurer sur l'honneur que tu renonces à ton amour pour Nativa ? Alors je me retire.

— Renoncer à Nativa !... Parles-tu sérieusement ? Ne sais-tu pas que la fille du comte de Monterey représente pour moi l'univers entier ? Que si je désire la fortune, la gloire, c'est, non par ambition, mais bien pour m'élever jusqu'à elle ? Qu'aucun effort, aucun sacrifice ne me coûteront pour obtenir sa main ? Si je blâme tes vues sur Fleur-des-Bois, ce n'est pas certes que je sois jaloux. Je défends Jeanne comme je défendrais une sœur... Je veux lui conserver intact son avenir.

— Bel avenir, vraiment ! dit Laurent, que de se trouver, à la mort de son père, dans un isolement complet, sans un guide, sans un ami, sans un appui, et livrée à la brutalité du premier Casque-en-Cuir venu ! Plus d'une grande dame aurait, si cela eût été en son pouvoir, payé de dix ans de sa vie l'honneur de devenir ma maîtresse. Fleur-des-Bois ne sera pas aussi mal partagée que tu affectes de le croire !

— Me promets-tu, au moins, de ne jamais avoir recours à la violence ?

— Je te le promets !

— Bien, matelot ; cela me suffit. Fleur-des-Bois n'a plus maintenant rien à craindre de toi.

— Tu oublies que je n'ai pas encore échoué dans l'accomplissement d'un de mes désirs, et j'ajoute que je n'ai jamais rien tant souhaité que de devenir l'amant de Fleur-des-Bois.

Le lendemain du jour où cette conversation avait eu lieu entre les deux matelots, Jeanne resta jusqu'au soir enfermée dans sa cabine.

Plusieurs fois, en passant devant la porte, de Morvan entendit des sanglots étouffés.

II

Pendant le reste du voyage, Fleur-des-Bois fut constamment triste et préoccupé.

Remarque plus étrange encore, Fleur-des-Bois fuyait ou plutôt redoutait la présence de de Morvan; l'apparition du jeune homme la faisait pâlir.

Le dix-septième jour de leur départ de l'île de la Tortue, les aventuriers arrivèrent à l'embouchure du *Lagon de Nicaragua*.

Laurent fit jeter l'ancre, et, vers la tombée de la nuit, il rassembla l'équipage sur l'arrière.

La curiosité de ses compagnons était excitée au dernier degré; aussi un profond silence se fit-il lorsqu'il prit la parole.

— Mes amis, leur dit-il, l'heure est venue où je dois vous apprendre quels sont mes projets. N'oubliez point, si leur grandeur vous étonne, qu'avant de vous associer à mon sort, je vous ai avertis que mon entreprise dépassait les choses ordinaires.

Un frémissement magnétique parcourut l'équipage, et des cris enthousiastes de :

— Vive Laurent ! éclatèrent bruyants comme une décharge de canon !

— Amis, reprit le flibustier d'une voix vibrante, mon intention est de m'emparer de la ville de Grenade !

— Amis, avant cinq jours d'ici, vous ploierez sous le poids du butin, l'or ruissellera à flots sur le pont de la frégate ! Nous relâcherons ensuite à la Jamaïque, la terre des jolies filles et du bon vin. Notre entrée sera un triomphe, notre séjour un enivrement continu ! Vive la flibuste de Saint-Domingue ! Vive le roi de France !

Au ton convaincu de leur chef, à la séduisante peinture des joies brutales qui les attendaient, à la pensée des richesses qu'ils allaient acquérir, les Boucaniers électrisés oublièrent toutes leurs appréhensions et s'associèrent avec un élan réel à l'enthousiasme si adroitement simulé par Laurent.

A partir de cet instant, une ardeur et une impatience sans égales régnèrent à bord de la frégate.

Pas un matelot n'eût consenti à céder sa part future de prise pour deux mille écus romptant.

Au reste, les quatre-vingt-dix hommes dont se composait l'équipage représentaient, — il faut le répéter, — la fleur de la flibuste.

Le lendemain, au point du jour, la frégate entra dans la rivière; il s'agissait de remonter, sans être reconnu, jusqu'à l'entrée du Lagon.

Pied-Léger, qui connaissait parfaitement les localités, exerça les fonctions de pilote; il avait répondu sur sa tête, à Laurent, de le conduire à bon port.

Toutefois, car le flibustier savait, quand les circonstances l'exigeaient, allier la prudence à la témérité, on transforma la frégate en un navire de commerce.

Cette métamorphose s'opéra comme par enchantement.

Les aventuriers s'empressèrent de hâler dedans les canons et de fermer les sabords de la batterie; le pavillon espagnol monta à la corne et flotta perfidement dans les airs, tandis qu'un petit nombre de gabiers restèrent seuls visibles dans le grément.

Le lendemain, vers le milieu du jour, la frégate arrivait à sa destination.

Laurent fit cacher le navire sous de grands arbres touffus qui bordaient la rivière: la végétation que présentait en cet endroit les rives du Lagon était si puissante, qu'il n'y avait aucun danger d'être découvert par l'ennemi.

L'équipage se coucha sur le pont, et attendit la nuit.

L'expédition devait se mettre en route à dix heures du soir, afin d'atteindre la ville de Grenade vers minuit, c'est-à-dire lorsque les habitants seraient plongés dans leur premier sommeil.

Plusieurs fois, depuis le matin, Fleur-des-Bois avait paru vouloir se rapprocher de de Morvan; enfin, un peu avant le coucher du soleil, la fille de Barbe-Grise, rassemblant tout son courage, appela le jeune homme au moment où il passait près d'elle.

— Mon chevalier Louis, dit-elle d'une voix à peine intelligible tant elle était émue, veux-tu venir t'asseoir à mes côtés, j'ai à te parler !

A l'empressement que mit de Morvan à obéir, à la rougeur qui lui monta au visage, il était facile de deviner combien la demande de Jeanne lui causait à la fois de trouble et de plaisir.

Fleur-des-Bois s'arrêta un instant, puis regardant de Morvan avec des yeux noyés de larmes :

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle, quoique nous venions toujours à bout des Espagnols, ces gens-là sont braves et se défendent bien ! qui sait si tu ne seras pas tué cette nuit pendant l'assaut de la ville ? C'est pour te demander pardon de ma conduite que je t'ai appelé. Quand tu n'es pas près de moi, j'éprouve une tristesse inexplicable... Mon esprit m'apporte et me représente ton image, comme cela a lieu dans un rêve. Je t'entends, je te regarde, tu me parles, je te vois ! Dans ces moments-là, je t'aime tellement que je n'hésiterais pas à donner ma vie pour t'épargner un chagrin. Eh bien ! le hasard te conduit-il alors à mes côtés, mon cœur à ta vue se serre, les larmes me viennent aux yeux, je souffre horriblement ! J'ai beau me raisonner et me dire : Je dois être heureuse, car voici mon chevalier Louis, je ne suis pas heureuse du tout ; au contraire. Tu n'es plus le même homme qui apparaissait à mon imagination ravie. L'idée que, si tu étais tué cette nuit, tu mourrais en me croyant coupable d'indifférence envers toi, après que je t'ai promis de t'aimer, cette idée me fait frémir !... Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

— Si je te pardonne, ma bonne sœur, ma charmante Fleur-des-Bois ! s'écria de Morvan profondément ému, c'est-à-dire que je t'admire, que je t'aime....

— Oh ! pas comme l'Espagnole de Grenade ! interrompit Jeanne les yeux brillants d'un sombre éclat et la poitrine agitée.

— Oui, Jeanne, autant que l'Espagnole de Grenade. A toi toute mon amitié ; à elle tout mon amour....

Cette réponse impressionna profondément Jeanne.

— Il y a donc plusieurs amours ? dit-elle lentement et d'un air pensif. Que je déteste, à présent, mon ignorance. Je devrais être heureuse de t'entendre m'appeler ta sœur ! Eh bien ! je souffre comme je ne me doutais pas encore que l'on pût souffrir. Mon chevalier Louis, je t'en conjure, laisse-moi seule. Je t'aime bien. Oh ! certes, mais je suis dans un de ces moments où ta vue me fait mal, laisse-moi.

De Morvan s'éloigna sans répondre : il il comprenait qu'offrir de banales consolations à cette passion si ardente, si pure, et qui s'ignorait, c'eût été commettre un sacrilège.

— Oh ! que je voudrais donc être à cette nuit pour voir la belle Espagnole de Grenade ! murmura Fleur-des-Bois en suivant malgré elle de Morvan du regard.

À dix heures du soir, tout étant convenu et prêt pour le débarquement, le beau Laurent pria son matelot de l'accompagner dans sa cabine.

Chevalier, lui dit-il une fois qu'ils furent seuls notre débarquement s'opérera au moyen de nos trois embarcations ; chaque embarcation cinq hommes. Dix flibustiers resteront à bord pour garder la frégate.

Notre point de réunion, si nous ne parvenons pas à pille la ville dans le premier moment de la surprise, sera la grande place de l'Eglise. Grâce au plan de Grenade que l'espion Pied-Léger nous a tracé et que nous connaissons parfaitement les localités. Nos trois colonnes expéditionnaires opéreront de façon à former un triangle qui s'élargira ou se rétrécira, selon l'attitude que prendra l'ennemi.

A présent, matelot ! un dernier mot, et ce mot est pour moi de la plus haute importance.

De ton obéissance passive, dépend en grande partie de notre succès.

Assuré d'être obéi, je saurai commander. Que réponds-tu ?

— Je réponds, matelot, dit de Morvan, que, sur mon honneur de gentilhomme, je m'engage à t'obéir les yeux fermés.

— C'est bien, cher Louis, à présent je suis tranquille ! Grenade m'appartient.

III

Le beau Laurent, en quittant son matelot, alla frapper à la porte de la cabine occupée par Fleur-des-Bois.

La jeune fille, à moitié couchée dans son hamac, était tellement absorbée par ses réflexions, qu'elle n'entendit pas.

Laurent, après une courte attente, poussa la porte et entra.

Il fallait que le cœur du flibustier ne fût pas, ainsi qu'il le prétendait, mort à tout noble sentiment, car, en apercevant la fille de Barbe-Grise, il s'arrêta, immobile et troublé, sans oser franchir le seuil.

Le beau Laurent resta plusieurs secondes en extase devant cette idéale apparition, qu'éclairait de ses douces lueurs une bougie renfermée dans un garde-brise.

— Fleur-des-Bois ! murmura-t-il enfin d'une voix caressante.

— Qui est là ? s'écria la jeune fille en ramenant vivement sur ses épaules, par un geste rapide et empreint d'une naïve et pudique coquetterie, le boucles soyeuses de sa chevelure, Ah ! c'est toi, Laurent, que me veux-tu ? est-il donc temps partir ?

— Non, Jeanne. Il y a quelques heures je t'ai entendue, dans la prévision d'un accident fatal, adresser tes adieux au chevalier Louis : eh bien, comme lui moi aussi je puis succomber dans la lutte, je viens te voir avant d'engager le combat.

Cette réponse parut causer une certaine surprise à Fleur-des-Bois.

— Tu m'aimes donc, Laurent ? demanda-t-elle au flibustier d'un air pensif.

— Oui, Jeanne, je t'aime !

— Comme une sœur ou comme... l'on aime autrement ?

— Comme une amante ! reprit le beau Laurent avec un élan passionné.

— Une amante ! dis-tu, répéta lentement Jeanne. Et quelle différence existe-t-il donc entre une amante et une sœur ?

Tu me demandes, Jeanne, reprit-il après une légère pause, la différence qui existe entre l'amitié d'un frère et l'amour d'un frère et l'amour d'un amant ? L'affection fraternelle est un sentiment calme et placide qui laisse à l'esprit une entière indépendance, une complète liberté ! Une sœur éloignée de son frère s'habituait promptement, sans efforts, à cette séparation. Doit-elle le revoir, elle est contente ; mais cette certitude ne trouble ni le sommeil de ses nuits, ni les pensées de ses

jours : c'est à peine si elle l'attend ; quand il viendra elle sera joyeuse, voilà tout. Parfois un frère et sa sœur s'ennuient quand ils sont ensemble, ils ne causent que des lèvres, leur pensée est ailleurs ! Un frère a-t-il besoin de la fortune de sa sœur, une sœur du bras et du courage de son frère, la première donne son or et le second son sang, parce que c'est leur devoir d'agir ainsi. Ni l'un ni l'autre n'apportent, la plupart du temps, aucun enthousiasme dans le sacrifice.

—Assez, assez ! tais-toi, Laurent, tu me fais mal ! s'écria Jeanne en interrompant vivement le flibustier. Quoi ! c'est cette affection pour ainsi dire ennuyée, froide et forcée que mon chevalier Louis éprouve ! Est-il possible que quand il est auprès de moi sa pensée se porte ailleurs ! qu'il s'ennuie à mes côtés, qu'il me réponde, non pas avec son cœur, mais avec ses lèvres ! Oh ! non, Laurent, je ne te crois pas ! Tu veux t'amuser de ma crédulité !

—Fleur-des-Bois, je te jure que j'ai dit la vérité telle que me l'a apprise l'expérience ?

—Et l'amour d'un amant pour sa maîtresse, dit Jeanne en interrompant de nouveau Laurent, le connais-tu ? sais-tu ce que c'est ?

—Oui, Jeanne, car cet amour je le ressens pour toi.

—Tu m'aimes comme un amant, toi ? Eh bien ! ajouta Jeanne après avoir hésité, parle, je t'écoute !

Le flibustier se rapprocha de Jeanne, s'assit dans une chaise basse placée auprès du hamac, puis prenant une des mains de la jeune fille dans les siennes :

Ma délicieuse Jeanne, lui dit-il, l'amour est un sentiment qui ne ressemble à aucun autre ! Dès qu'il s'empare de vous, la nature cesse d'exister à vos yeux : dans l'univers entier, vous ne voyez plus qu'un objet, l'objet aimé ! Un sourire de la maîtresse de votre cœur vous transporte d'une telle joie, vous donne un tel orgueil, que vous mettez en doute l'existence du malheur sur la terre... Vous vous apitoyez sur le sort des autres hommes en songeant qu'ils ne connaissent pas votre amante. De même que ce sourire vous a ravi, de même aussi une parole insignifiante, un mot que vous avez mal compris, un regard qui vous a paru distrait, ennuyé, indifférent, suffisent pour vous plonger dans un désespoir profond ! Alors, vous ne croyez plus au bonheur, l'existence vous apparaît triste, désolée comme une halte que Dieu impose à la créature entre le néant et la mort, ce commencement d'une nouvelle existence. Vous pleurez, vous gémissiez, vous rêvez le suicide.

—C'est vrai, dit Jeanne pensive, continue.

Ainsi qu'un rayon de soleil, reprit le flibustier fait oublier l'orage, de même la faveur la plus légère de votre maîtresse suffit pour vous tirer de ce découragement qui vous paraissait sans bornes, inguérissable. Alors, maudissant votre injustice, vous ne trouvez pas d'expiation assez grande pour réparer votre faute.

—C'est vrai que souvent on se laisse emporter bien à tort

—Enfin, l'amour diffère surtout en ceci de l'amitié, que se dévouer pour sa maîtresse vous cause une volupté sans égal ! On s'attache à elle de toute la grandeur du sacrifice accompli !

Laurent s'était animé : ce que sa parole, contenue par le respect que lui inspirait involontairement l'innocence de Jeanne, n'osait exprimer, son regard le disait.

Peu à peu il s'était rapproché de la jeune fille : lorsque sa bouche resta muette, son bras entourait la taille de Jeanne.

—Laisse-moi, Laurent ! s'écria Fleur-des-Bois en s'élançant hors de son hamac. Pour-

quoi me fixer ainsi d'un air furieux ? Quel mal t'ai-je fait ? tu m'effraies ! Va-t'en !

—Fleur-des-Bois, dit le flibustier d'une voix sourde et en attirant, par un geste d'une force irrésistible, la pauvre enfant contre son cœur, Fleur-des-Bois, j'éprouve pour toi la passion que je viens de te décrire. Si tu veux m'aimer, je deviendrai, moi, Laurent, ton esclave. Je plierai mon orgueil à tes volontés, je passerai ma vie à tes genoux, à épier tes moindres caprices ; j'emploierai mon courage à satisfaire tes désirs, quelque insensés qu'ils pussent être ! Tu disposeras de moi comme tu l'attendras. Je serai ton bien, ta propriété, je te le répète, ton esclave.

Laurent regarda avec égarement Jeanne, qui se débattait en vain sous sa puissante étreinte.

—Mon Dieu, que je t'aime ! dit-il, et il déposa un long baiser sur le front de Jeanne.

Au contact des lèvres du flibustier, Fleur-des-Bois poussa un cri déchirant ; puis, au même instants, trouvant dans son désespoir une de ces énergies mystérieuses et inexplicables que la nature accorde, à certaines circonstances solennelles, et, aux natures d'élite, elle s'arracha des bras de Laurent, et, folle de terreur, elle se mit à crier :

—A moi ! mon chevalier Louis : viens à mon secours !

L'action de la jeune fille produisit un effet extraordinaire sur Laurent : le feu de son regard s'éteignit ; son visage enflammé se couvrit d'une mate pâleur ; un triste et douloureux sourire passa sur ses lèvres.

Il s'éloigna de la cabine, d'un pas ferme et assuré.

—Ce que je veux doit tôt ou tard s'accomplir, murmura-t-il en se dirigeant vers le pont.

Quand à la pauvre Fleur-des-Bois, à peine Laurent eut-il refermé la porte derrière lui, qu'elle tourna la clef dans la serrure et se jeta tout en pleurs dans son hamac.

—Oh ! mon Dieu, qu'ai-je appris ! disait-elle en essayant de comprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine. Je devine à présent l'amour ! Non, non, jamais je ne parviendrai à supporter la pensée que mon chevalier Louis ne voit en moi qu'une sœur !

Après avoir longtemps pleuré, Jeanne se leva, se revêtit de son costume de boucanière, et examinant sa carabine :

—Ma bonne sainte Anne d'Aaray, dit-elle avec ferveur, faites qu'une balle vienne me frapper cette nuit !... Que je désire donc mourir !... Oui, mais non pas sans avoir vu au paravant cette belle espagnole qui a captivé le cœur de mon chevalier Louis.

Jeanne essuya ses larmes et monta sur le pont.

Au moment où elle arriva, on mettait les canots à la mer : de Morvan s'embarquait, Jeanne le suivit.

L'expédition des flibustiers, abritée par l'ombre des grands arbres qui bordaient les rives du Lagon, atteignit, sans être signalée, la ville de Grenade.

Les aventuriers, armés chacun d'un de ces redoutables fusils de boucaniers si terribles entre des mains exercées, de deux paires de pistolets, et d'un large et épais coutelas, se divisèrent en trois groupes, ainsi que cela était convenu : les embarcations furent conduites au faubourg de Santa-Engracia, désigné comme point de ralliement en cas d'une défaite.

—Amis, dit Laurent, dans deux heures d'ici vous remporterez, remplis d'or, les vastes sacs vides dont vous vous êtes munis ! L'essentiel maintenant c'est que vous ne laissiez aucun ennemi donner l'alarme. Baïllonnez et attachez les prisonniers obéissants, massacrez impitoyablement ceux qui tenteraient de ré-

sister. Surtout ne vous servez de vos armes à feu qu'à la dernière extrémité. Vos coutelas suffiront pour le moment. Je vais aller vous faciliter l'entrée de la ville : restez en attendant cachés dans ces bosquets. Avant un quart d'heure, je serai de retour. Si, par un hasard tout à fait improbable, il m'arrivait malheur, mon matelot, le chevalier Louis, me remplacerait. Il a reçu mes instructions, il vous conduira à la victoire.

IV

Laurent, accompagné d'un ancien boucanier, l'un des meilleurs matelots de la frégate, se dirigea vers la porte de la ville.

Les deux aventuriers n'avaient point fait cent pas, qu'un " qui vive " retentit, poussé par une sentinelle.

—Ami ! répondit Laurent, avec un accent castillan d'une irréprochable pureté.

—Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? reprit le soldat.

—Nous sommes des pêcheurs, et nous revenons de notre ouvrage.

—Passez, dit l'Espagnol sans défiance.

Laurent et son compagnon continuèrent à avancer d'un pas lent et égal ; mais à peine furent-ils à portée de la sentinelle que Laurent s'élança sur elle d'un bond de tigre ; une lueur rapide et fugitive comme un éclair brilla dans les ténèbres : l'infortuné soldat frappé d'un coup de poignard au cœur, tomba raide mort, sans pousser un cri.

La chute de son corps, amortie par le sable, ne produisit aucun bruit.

Laurent poursuivit son chemin.

Les Espagnols sont plutôt d'héroïques combattants que de bons soldats : l'amour de la paresse, et par contre-coup, l'horreur de la discipline et du service militaire les empêcheront toujours d'atteindre à cette régularité méticuleuse sans laquelle les succès durables ne sont pas possibles.

Laurent, qui dans sa jeunesse avait servi sous les drapeaux espagnols, connaissait parfaitement le caractère et les habitudes de ceux qu'il venait attaquer.

Il ne fut donc nullement surpris de trouver plongé, dans un profond sommeil, le poste des dix hommes chargés de garder la porte de Grenade, car ce poste se reposait du soin de sa sûreté sur la sentinelle, qui n'était plus alors qu'un cadavre.

Laurent retourna aussitôt auprès de ses flibustiers : en deux mots il les mit au courant de la position des choses, c'est-à-dire de la facilité qu'il y avait pour eux à pénétrer dans Grenade.

Les trois colonnes expéditionnaires s'avancèrent rapidement et en silence.

Les soldats endormis furent saisis et baïllonnés avant qu'ils eussent eu le temps de pousser un cri : les flibustiers entrèrent dans la ville.

Arrivés à la place de l'église, les trois troupes se séparèrent pour opérer chacune sur un point différent : l'espion Pied-Léger leur avait indiqué à l'avance les églises les plus riches et les maisons des principaux négociants de Grenade.

De Morvan était dans une perplexité extrême. Si, d'un côté, il éprouvait une joie folle en songeant qu'il allait revoir Nativa, de l'autre, il frémissait à la pensée que peut-être bien la fille du comte de Monterey le traiterait comme un bandit et l'accablerait de son mépris.

(A suivre)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Octobre

16,000 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B. — A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.



PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME



peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 11 Nov. Après-Midi et Soirée.

Le Fameux Drame Irlandais

TRUE IRISH HEART

Excellente Compagnie, Jolis Décors, Costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B. — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.